

LE PHARE

J. BARON
R. DESNOS

DE NEUILLY

R. VITRAC
PETRUS-BOREL
C. ARNAUD
G. CAMILLE

J. FOLLAIN
L. P. FARGUE
J. PAINLEVÉ
R. LAFORGUE

A. DE RICHAUD
A. CARPENTIER
J. SUPERVIELLE
G. RIBEMONT DESSAIGNES

NUMÉRO UN

Phoro Man Ray

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné

(Nom et adresse)

.....

.....

souscris un abonnement d'un an à la Revue

Le Phare de Neuilly

au prix de : France.. .. 75 francs

Union Postale.. .. 85 francs

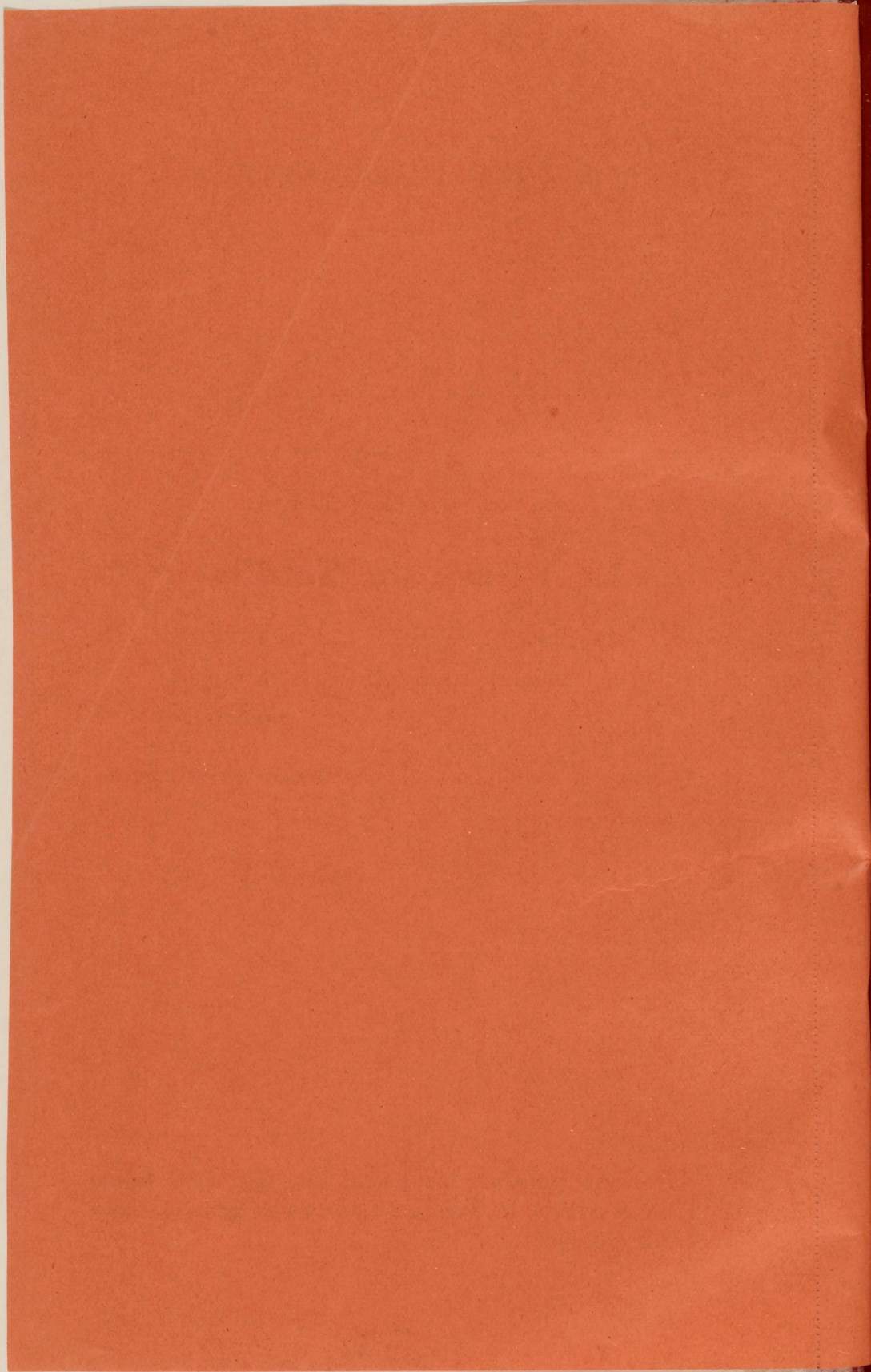
Autres pays 90 francs

*Ci-joint le montant de cet abonnement en un chèque
(ou mandat-poste).*

SIGNATURE :

Envoyer ce bulletin à Madame la Directrice de la Revue
Le Phare de Neuilly, 16, Avenue du Parc Saint-James, Neuilly-
sur-Seine (Seine).

A détacher suivant le pointillé



J. SUZANNE TALBOT

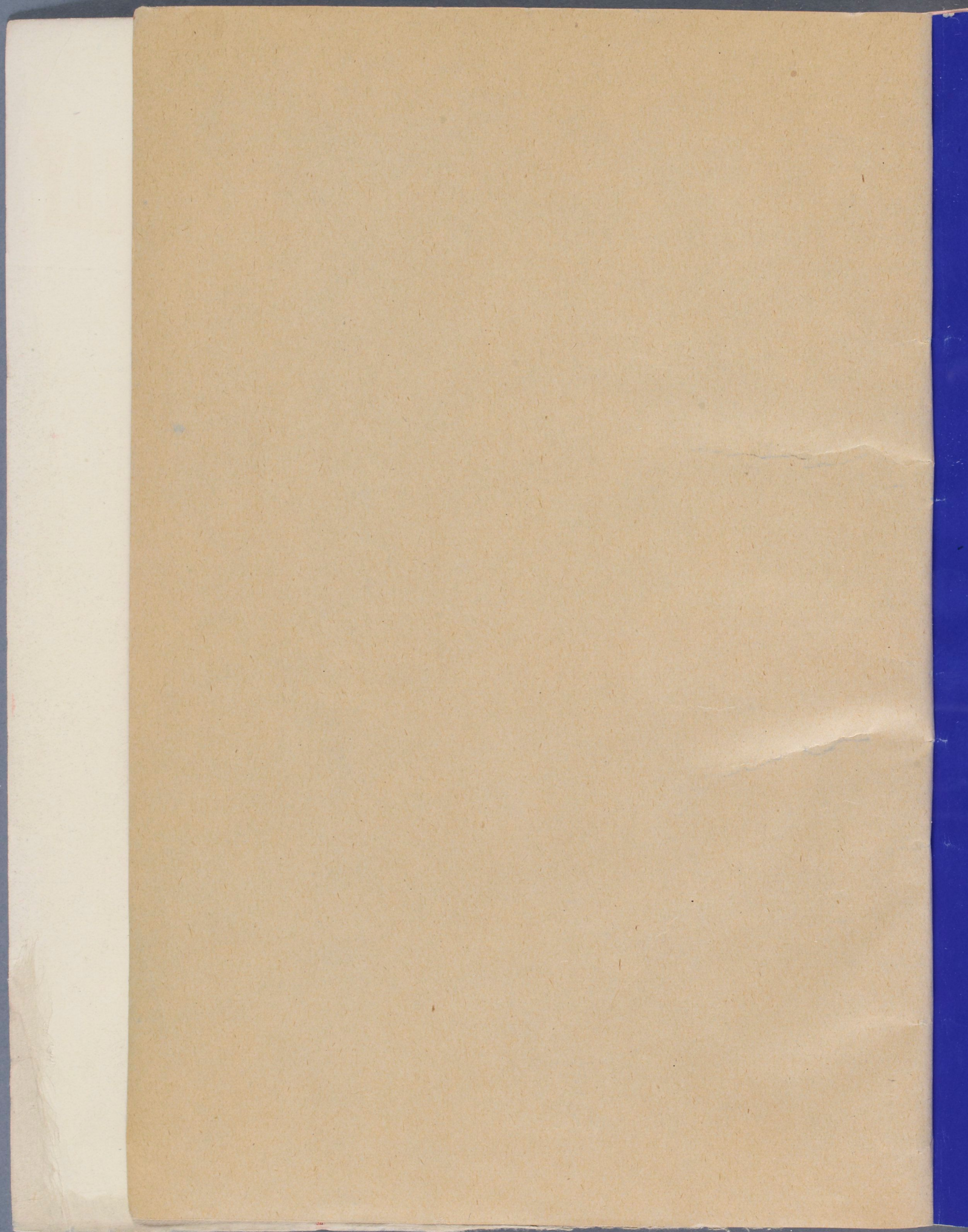
modes

14 rue royale

téléphone:
central 15-51

paris



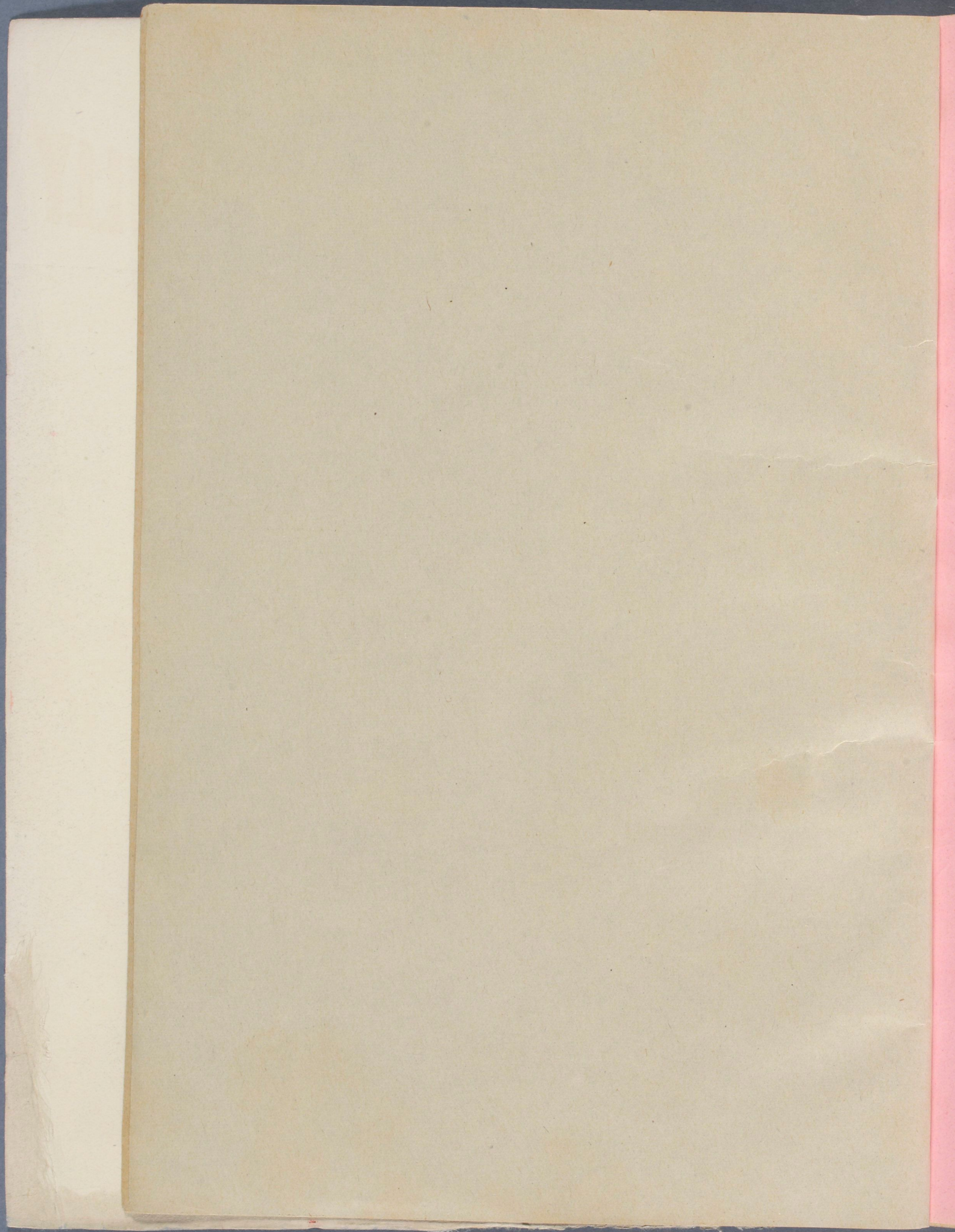


WORTH

COUTURE

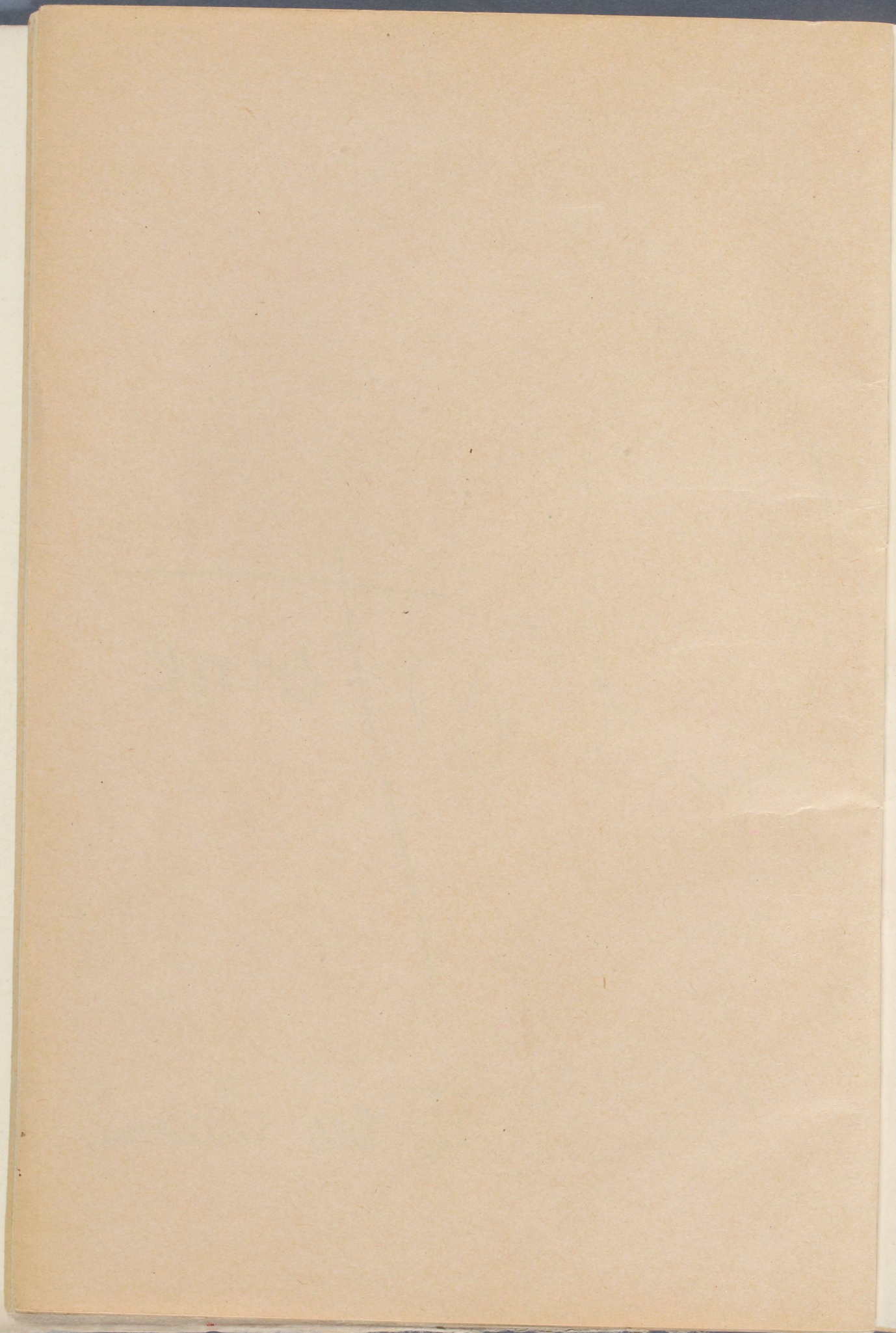
PARFUMS

7, RUE DE LA PAIX, PARIS



Antoine

et ses cheveux -



Le Phare de Neuilly

Revue Mensuelle

(Dix numéros par an)

N° 1

DIRECTRICE :

LISE DEHARME

REDACTION ET ADMINISTRATION :

16, *Avenue du Parc Saint-James*

NEUILLY-SUR-SEINE

Tél. : MAILLOT 21.85

(le Vendredi, de 9 heures à midi)

Abonnement d'un an :

FRANCE : 75 francs

Union Postale : 85 francs. — Autres pays : 90 francs.

Le Numéro : France, 10 francs. — Etranger, 12 francs.

SOMMAIRE

<i>Naissances.....</i>	Léon-Paul FARGUE.
<i>De la nature.</i>	Jacques BARON.
<i>Ah ! quelle belle nuit.</i>	Robert DESNOS.
<i>La bouteille à la rivière</i>	Robert DESNOS.
<i>Mémoires de Thiodor.....</i>	André DE RICHAUD.
<i>Le poids d'une journée.....</i>	Jules SUPERVIELLE.
<i>Sur les marches du palais.....</i>	X.....
<i>Goethe et les femmes</i>	D ^r René LAFORGUE.
<i>Cette tête qui pense à la mort.....</i>	Georgette CAMILLE.
<i>Autour du bistouri rédempteur</i>	Jean PAINLEVÉ.
<i>Griffes de lumière.....</i>	Céline ARNAULD.
<i>Histoire écrite par une petite fille</i>	Nicole CAZANAVE.
<i>Parisiana</i>	Roger VITRAC.
<i>Paysage de la jeune « Star » mourante...</i>	Jean FOLLAIN.
<i>Images et prières nègres.....</i>	Alejo CARPENTIER.
<i>Miss Hazel</i>	PETRUS-BOREL.
<i>Le Bocal de Poison Rouge.....</i>	G. RIBEMONT-DESSAIGNES.
<i>Chronique des disques.....</i>	G. RIBEMONT-DESSAIGNES.

Photos de Man Ray, Lee Miller et Nadar.

NAISSANCES

D'APRÈS UNE BRODERIE DE MARIE MONNIER

Dans l'immense toupie nébuleuse, d'où la Trimourti sortira sa grosse tête de Cerbère aimable, au centre d'un grand coquemar cerclé de lumière et d'ombre, le plasma cosmique se condense pour sécréter cette sueur noire : les hommes.

Les hommes emportés d'étage en étage par la cataracte des périodes vers la mort, depuis la première aventure des mondes.

Puis les totons tournèrent moins vite. Les poings des ténèbres se détendirent, las de brasser l'or et le bitume. La musique des sphères leva sa main blanche. A l'appel d'une voix insensée et pure, la vapeur retint sa fusée terrible. Les fantômes se groupèrent, les figures écoutèrent, et, dans un ordre argentin, les astres qui jouaient aux grâces avec la mort gagnèrent d'un bond radieux leur ordre de bataille le long des courbes célestes.

Dans l'ombre où s'espaçaient les voix, l'on entendit sourdement éclore, l'un après l'autre, les archipels. La terre entr'ouvrit sa grenade ignivome. Les volcans saignèrent dans l'eau crissante. Et de toutes parts tonnèrent les marteaux-pilons de l'invisible chantier des dieux.

Mais quand la douceur se fût insinuée peu à peu, comme une femme fait entendre une raison spécieuse, les mers silusiennes cessèrent de valser, s'étendirent, et commencèrent leur sombre grossesse.

Un énorme soleil minium tremblottait dans un ciel de plomb. Des museaux de roc affleuraient. Les premiers songes de la terre bruissaient. Des lampes muqueuses s'allumèrent et commencèrent leurs voyages. Des vagins de poix, de houille et de jade s'entr'ouvrirent. Des pterichtys pointèrent dans les bas-fonds de gélatine. Les terrains, les forêts sortaient. Un crapaud géant sonna du cor dans le crépuscule des marécages. De longues fumées de fougères montèrent à perte de vue comme un geyser d'étoiles vertes. Les sigillaires haussaient leurs strobiles de poils. Et des arbres prodigieux cloisonnaient le ciel dans leurs serres, comme une verrière enivrée de lumière et de silence.

Bientôt les mers se peuplèrent d'une fabuleuse vermine, car les eaux parfaisaient les fruits de la chaleur. Le sol coula des bronzes mobiles et formidables. De grands sauriens où s'imbriquaient des émaux crasseux, sautant comme ses marsupiaux battus par l'orage, avec deux mille dents et des pieds d'oiseaux, se battirent dans les grottes sonores en ouvrant d'immenses bouches déplaisantes. Les pterodactyles, oiseaux du lac Stymphale et vampires du Kansas, plantés sur les rocs comme des haches molles ou fendant le ciel d'un geste croche, frappaient l'air des coups secs de leurs becs de fer. Le megalosaure carnassier courait pataudemment dans les forêts qui rêvaient d'avenir. Mais l'iguanodon l'attendait sans rire, dans quelque carrefour, dressé sur la lumière pâle, espérant le découdre avec le terrible éperon de son pouce. Des bêtes étranges, couvertes d'une racaille populeuse, écorçaient les arbres en y grattant leur dos hérissé d'alfanges. Et le grand serpent de mer venait promener son interminable mélancolie dans le tiède bassin de la Seine.

Et puis, le ciel devint plus doux. Les pâturages bleuirent. Le mastodonte apparut lentement, le long des mamelons, comme un immense vaisseau de cuir, secouant dans le soleil ses oreilles toutes sonores de parasites. Des dépotames et des dilépothèses sortirent

des fleuves en ouvrant des mâchoires d'orgue. L'hipparion bondit sur un pré, boulu comme un cheval antique, et les singes commencent à se dévider le long des arbres.

Et j'étais averti par mes sens d'enfant tâtonnant à travers la nuit des époques, et je pressentais que la main des dieux modelait sournoisement quelque tremblante merveille, au milieu des fanons et des grimaces, et ferait sortir quelque jour, pour mes plaisirs, d'une vague vermeille, pure comme une amande qui sort de sa cosse, sous le dais d'une aurore qui ferait du monde un oursin de baisers, comme un ouvrage si parfait qu'il fait pleurer nerveusement et vous donne envie de l'embrasser ou de le souiller — oh la battre et l'embrasser... Venus Anadyomène.

Quelles scènes se sont passées à la place où tu as ta chambre, où tu as brouté sous la lampe et tenu ton front dans tes mains. Un monstre y ronflait sous la mer. Et dans ces rues et sur ces places tu passes au bras d'un ami, vos voix résonnent dans la nuit, et vous reconstruisez le monde, et le regard des astres morts ne nous arrive qu'aujourd'hui.

Léon-Paul FARGUE.

DE LA NATURE

I

*Il ne fera pas beau
à courir dans les bois
Par cette nuit sans lune
elle a son seul regard*

*S'il n'y a pas de routes
elle a sa Voie Lactée
Le flot de ses cheveux
se file à la Grande-Ourse*

*C'est la roue lumineuse
C'est la fleur de la brume
Tour à tour la mauvaise
la bonne eau des montagnes*

*La fraîche la féconde
La belle de l'espoir
qui est un peu partout
qui ne vient pas ce soir.*

II

*La nuit largue l'amarre
La nature est en jeu.*

*L'amour est pris au nid
au déploiement du cœur*

*Plus belle que nature
Impossible à saisir
Je la regardais vivre
à la douceur des nues*

*Et je lui ai chanté
Les forêts qui s'entr'aîment*

*C'était pour voir l'été
sombrier dans son visage.*

III

*Non plus de soleil. Que ces jours limpides
retournent à leurs sources au pied des ruines
Liserons, Pas d'âne, Violettes des monts
à l'assaut du jour se meuvent pourtant*

*Pour un horizon boire un verre de rouge
C'est pour ce nuage qui s'ouvre les veines
pour parer le jour de fièvre et de rire
Gaîment la nature a repris son cours*

*Pour la verte brise pour les eaux qui chantent
les fleurs se font chair au creux des forêts
enfantent et crient leur joie douloureuse
Le sein de la brume se gonfle de lait.*

Jacques BARON.



Photo Man Ray.

*Amie
de mes nuits*

*belle main
que retient*

*en vain
le matin*

AH ! QUELLE BELLE NUIT

*Tout était comme dans une image enfantine,
La lune avait un chapeau claqué dont les huit reflets se répercutaient
à la surface des étangs
Un revenant, dans un linceul de la meilleure coupe
Fumait un cigare à la fenêtre de son logis au dernier étage d'un donjon
Où la très savante corneille disait la bonne aventure aux chats.
Il y avait l'enfant en chemise, perdue dans des sentiers de neige
Pour avoir cherché dans ses souliers l'éventail de soie et les chaussures
à hauts talons.
Il y avait l'incendie, sur lequel, immenses,
Se détachaient les ombres des pompiers.
Mais surtout, il y avait le voleur courant, un grand sac sur le dos,
Sur la route blanchie par la lune,
Escorté par les abois des chiens dans les villages endormis.
Et le caquet des poules éveillées en sursaut.
Je ne suis pas riche, dit le fantôme en secouant la cendre de son cigare,
je ne suis pas riche,
Mais je parie cent francs
Qu'il ira loin s'il continue,
Vaineté, tout n'est que vanité, répondit la corneille.
Et ta sœur ? demandèrent les chats.
Ma sœur a de beaux bijoux et de belles araignées
Dans son château de nuit.*

*Une foule innombrable de serviteurs
Vient chaque soir la border dans son lit,
Au réveil, elle a du nanan, du chiendent, et une petite trompette
Pour souffler dedans.
La lune posa son chapeau haut de forme sur la terre,
Et cela fit une nuit épaisse
Où le revenant fondit comme un morceau de sucre dans du café.
Le voleur chercha longtemps son chemin perdu
Et finit par s'endormir.
Et il ne resta plus au-delà de la terre
Qu'un ciel bleu fumée où la lune s'épongeait le front
Et l'enfant perdu qui marchait dans les étoiles :
Voici ton bel éventail
Et tes souliers de bal,
Le corset de ta grand'mère
Et du rouge pour tes lèvres.
Tu peux danser parmi les étoiles,
Tu peux danser devant les belles dames
A travers les massifs de roses célestes
Dont l'une tombe chaque nuit
Pour récompenser le dormeur qui a fait le plus beau rêve.
Chausse tes souliers, et lace ton corset.
Mets une rose à ton corsage
Et du rose à tes lèvres
Et, maintenant, balance ton éventail
Pour qu'il y ait encore sur la terre
Des nuits après les jours,
Des jours après les nuits.*

Robert DESNOS.

LA BOUTEILLE A LA RIVIÈRE

*Derrière un mur hérissé de tessons de bouteilles,
Deviner la promeneuse est un jeu facile pour les passants.
Mais deviner qui but toutes ces bouteilles
Avant de les briser en multiples tessons,
Mais deviner qui but toutes ces bouteilles, est un jeu plus difficile.*

*Deviner la promeneuse est un jeu facile pour le passant,
Une ombrelle déforme son ombre, en fait une fleur.
Un bouton de sa robe tombe et se perd dans l'herbe,
Un arbre abandonné entre tous les arbres
Compte les tatouages qui vivent sur son tronc.*

*Mais deviner qui but toutes ces bouteilles,
Marinier feuillu que tu jettes au fil des rivières et des canaux
Avec ce mot « je vous aime » et que le courant porte
À travers les barques des pêcheurs et le péril des barrages et des écluses,
Devant les villas charmantes au pied des coteaux*

*Avant de les briser en multiples tessons,
La rivière y vient mirer ses poissons,
Y noue ses plantes homicides,
Et les sirènes d'eau douce, entre toutes traîtresses
Les font sonner d'un coup de queue.*

*Mais deviner qui bût toutes ces bouteilles est un jeu plus difficile.
Vos bouches, mariniers endormis sur les péniches...
Et qui parfois roulez lentement et coulez à pic dans l'eau douce
A fond de trou de perches et d'anguilles,
Là où les bouteilles à la rivière ne descendent pas.*

*Certains tessons furent roulés si longtemps
Que ceux qui les trouvèrent les crurent des diamants
Les plus malins y gravèrent, car ils connaissent le secret des talismans,
Un signe pour asservir les belles
Et le sang de celles-ci coulait désormais entre deux rives.*

*Entre deux rives désormais coulait le sang des belles
Choisies par les graveurs de talismans
Et les campagnes où les bestiaux regagnaient des étables sans Messie
Regardaient passer le fleuve rouge entre les collines vertes
Et s'étonnaient d'y voir la nuit les étoiles s'y refléter blanches.*

*Et le fleuve sanglant aboutissait à des caves obscures
Et son origine le vouait à des bouches voraces
Et voilà, pourquoi, mariniers qui prenez ce liquide pour du vin,
Vous payez la dette des graveurs de talismans et l'amour de belles
disparues.*

*Pourquoi, gavés de ce vin charnel,
Quand vous avez sombré à pic à fond de trou de perches et d'anguilles,
Les bouteilles par vous brisées en tessons
Aux rayons monotones du soleil resplendissent sur le mur
Derrière lequel il est facile de deviner la promeneuse.
Il est facile de promener la devineuse.*

Robert DESNOS.

MÉMOIRES DE THIODOR

Pour Clothilde de F.

« Les morts n'ont rien à faire hors de la terre
où l'on fait bien de les mettre. »

John FLETCHER (Evadne).

Quand j'arrivai dans le caveau, une bouffée d'air chaud me surprit comme un coup de poing. Autant la campagne était fraîche et humide autant l'atmosphère, dans ce lieu, était étouffante et sèche. On aurait dit que cette assemblée de morts, hommes et femmes, étendus sur deux rangs dans leurs boîtes de plomb, respirait comme un dortoir de caserne. Il me semblait percevoir leur souffle et je restai là, immobile au seuil de l'obscurité, craignant d'allumer ma lanterne. J'avais peur du spectacle qui allait s'offrir à mes regards. A la fin pourtant, je me décidai à allumer une bougie et le caveau m'apparut. C'était beaucoup plus étrange encore que ce que j'attendais. Sur des plaques de marbre au dessus des cercueils, les noms de tous les membres de la famille de F... étaient gravés. Le parquet allait en pente et, au bout du caveau, miroitait une flaque d'eau épaisse et noire, sur laquelle nageait une couronne de fleurs pourries. Les cercueils n'étaient pas posés comme ils le sont ordinairement, c'est-à-dire bien d'aplomb sur leurs socles de pierre, mais au contraire de la manière la plus imprévue. Cette remarque me glaça jusqu'au sang. On aurait dit que chaque mort avait pris la position qui lui convenait le mieux pour dormir jusqu'au Jugement dernier. L'un se trouvait au bord du socle et comme près de tomber ; l'autre était couché sur le côté, l'autre sur le dos. L'un se trouvait debout appuyé contre le mur et enfin, un était étendu par terre. Ce désordre me surprit et m'inquiéta. « Quelqu'un m'a précédé », dis-je. Je résolus pourtant d'examiner tous les cercueils. Aucun n'avait été fracturé. Ce n'était donc pas une main humaine qui avait flanqué la pagaïe dans le dortoir des morts. Je fus pris un instant entre la peur et l'espoir.

J'étais venu voler les bijoux dont Clothilde de F... était couverte, moi, *vivant*. Les morts n'avaient rien à voir là-dedans et s'ils me gênaient dans mon travail, tant pis pour eux ! Je ne croyais pas aux fantômes. Vous allez me demander pourquoi je savais que cette Clothilde de F. était couverte de bijoux, eh bien ! voilà : J'avais trouvé une lettre du fiancé de Clothilde de F., dans laquelle il disait à l'un de ses amis que celle-ci avait été décapitée avec son frère parce qu'ils étaient soupçonnés de relations coupables. Lui, le fiancé, n'en croyait rien et avait désiré qu'on enterrât la jeune fille avec tous les bijoux de sa famille. Il était orphelin et entra au couvent peu de temps après le supplice de la jeune fille. Cela se passait vers 1625. Je venais donc chercher les bijoux.

Quinze cercueils de toutes formes et de toutes dimensions étaient alignés devant moi. Ceux du frère et de la sœur étaient l'un près de l'autre sous des plaques jumelles, mais placés de telle façon qu'il m'était impossible de reconnaître lequel contenait le corps de la jeune fille. Ils étaient lourds et comme je ne pouvais les déplacer, je fus obligé de placer mes pieds dans la flaqué d'eau noire qui se trouvait au fond du caveau. Ce me fut très désagréable. Je déposai alors ma lanterne sur les dalles et j'allumai mon chalumeau oxydhryque. Bientôt une flamme bleue et chaude se mit à souffler et je commençai à fondre le plomb.

Comme je voulais perdre le moins de temps possible, je décidai de faire d'abord un trou dans la paroi latérale d'un des cercueils et de passer la main dans ce trou pour tâter si je sentais une poitrine d'homme ou de femme ; le jeune homme qui n'avait guère plus de 17 ans au jour de son supplice, devait être imberbe et ne me permettrait pas de l'identifier. Je devais sentir aussi les nombreux colliers qui se trouvaient autour du cou de la fille. Sous le feu du chalumeau, le plomb devint d'abord rouge sombre, puis une petite goutte miroitante coula sur la paroi et rapidement un trou fut fait. Un air mouillé souffla de l'intérieur du cercueil au dehors et ma flamme dut lutter contre ce vent étrange. Les positions désordonnées des cercueils, ce courant d'air inattendu auraient bien dû m'avertir que j'étais dans un autre monde que celui de tous les jours, mais la soif de l'or est plus forte que tout et je *voulais* les bijoux de la fille. Bientôt, le trou fut assez grand pour que j'y pus passer la main. J'aurais dû attendre que le métal soit refroidi pour le faire, mais je ne le pus. Mon impatience était si grande que je me brûlais cruellement au poignet et que je poussai un cri. Je tâtai l'intérieur du cercueil, non sans une certaine angoisse. Je m'étais trompé. Un fin duvet recouvrait ces joues dures. C'était le garçon ! J'aurais dû retirer ma main tout de suite, mais je ne le pouvais. Je touchais avec un étrange plaisir ces dents immobiles. J'essayai de détacher une boucle d'oreille, mais j'eus peur que l'oreille vint

avec. Je ne retirai ma main que lorsque je la sentis glisser *complètement* entre la tête et le tronc. Je pensai alors au supplice... Mes pieds, pataugeant dans l'eau noire, étaient gelés.

Je commençai alors à ouvrir l'autre cercueil. Celui-là, il me fallait l'ouvrir complètement, car la jeune fille était *couverte* de bijoux. Sa robe, paraît-il, était constellée de rubis et de saphirs... Lentement, lentement, la fente s'agrandissait. Je regardai ma montre. Il était onze heures et demie. Je pensai avec joie que mon succès était certain (ce caveau de famille étant perdu dans les bois, n'avait pas été ouvert depuis un siècle et resterait sans doute encore aussi longtemps fermé, puisque j'allais jeter la clef que j'avais faite moi-même dans l'étang). Il est moins dangereux de cambrioler les morts que les vivants !... Je n'étais pas impatient d'arriver au but. Ma proie ne pouvait m'échapper. Bientôt le couvercle fut presque détaché du cercueil. Il ne tenait plus que par quelques centimètres de métal. J'attendis cette fois sans hâte que le plomb fût refroidi. J'avais le temps. Je montai les escaliers qui menaient à la porte du tombeau.

Au dehors tout était silencieux. Ce mystère qui plane sur la campagne provençale, la nuit où tout est si clair, où la clarté de la lune est si implacable qu'elle a l'air de tout traverser, de forcer la réalité des plantes et des rochers jusqu'à ses dernières limites. La campagne était beaucoup plus effrayante, pour moi, que le caveau. Je redescendis. La flamme du chalumeau, la chaleur du plomb fondu avaient encore échauffé l'air et raréfié l'atmosphère. Ma tête tournait. Je montai sur la dalle qui supportait le cercueil, je glissai le bout de ma chaussure dans la fente et, violemment, je tirai à moi le couvercle. Le cercueil s'ouvrit comme une boîte à violon et la jeune morte m'apparut dans tout son éclat. Son corps disparaissait sous les pierreries, d'innombrables colliers lui faisaient comme une cuirasse. Elle était divinement belle. C'était la fortune !...

Je lui enlevai ses bagues d'abord. Un très lourd collier en or massif incrusté de topazes cachait à son cou la trace de la hache. Comme je ne pouvais dégrafer les colliers, je saisis la tête par les cheveux et la déposai sur un cercueil tout derrière moi. Je continuai à dépouiller le corps de toutes ses richesses, rassuré, car le regard froid qui glissait entre les cils de la jeune fille m'avait gêné au début de l'opération. Je pourrais emporter au moins trois kilos de métal et de pierres. Mon œuvre était faite, mais l'histoire ne faisait que commencer !... Je voulus remettre la tête à sa place. Je ne la trouvai plus... Les cheveux hérissés, je me mis à inspecter le sol. Je pensai que, d'un coup de coude, j'avais pu la faire tomber et qu'elle avait roulé. Rien. Je levai alors les yeux et je la vis suspendue environ 1 m. 80 de moi, qui me regardait en souriant.

Doucement, doucement, je m'approchai d'elle, les mains étendues, comme on s'approche d'un oiseau que l'on veut saisir. Elle fit un bond au-dessus de ma tête et se trouva au fond du tombeau. Une poursuite folle commença. La tête souriante allait d'un bout du caveau à l'autre et moi je la suivais comme un fou. Je n'arrivais pas à la saisir. J'aurais pu m'enfuir dans la campagne, mais non ! Je sentais que les cataclysmes les plus terribles se produiraient si je ne remettais pas cet objet vagabond dans sa boîte et la laissais parcourir le monde à sa fantaisie...

Enfin, je crus voir de la sueur perler sur son front, des traces de fatigues se montrer sur ses traits. Elle ne se déplaçait plus que lentement et presque à ras du sol. Alors une idée diabolique me vint. Je saisis mon chalumeau, l'allumai. La tête comprit ce que je voulais faire et poussa un faible cri. Par une stratégie savante, je la coinçai dans un coin du tombeau. Elle tournait et se retournait comme une bête traquée. Je me mis alors à lui brûler la face avec la flamme bleue. Je ne me connaissais plus. Bientôt ce ne fut plus qu'une boule de chairs brûlées qui tournait comme avec peine dans l'air brûlant. Un grand cri sortit de sa bouche aux lèvres tuméfiées et elle tomba sur le sol. Je pris mon mouchoir pour ne pas me brûler et je jetai la tête fumante dans la bière. Pendant que je remplaçais le lourd couvercle, j'entendais de grands gémissements s'élever du cercueil du frère et des autres. Les morts étaient troublés dans leur sommeil. La main du frère sortait par le trou du cercueil et cherchait à saisir le pan de ma veste quand je passai près de lui. Je lui brûlai les doigts aussi, à celui-là !... Il les rentra vite en hurlant !...

Je pus m'échapper enfin de cet infâme lieu qui sentait la charogne brûlée, l'eau croupie et la sueur des morts. Le jour se levait. Je marchai quelque temps dans l'herbe luisante de rosée. Les grands pins chantaient sous le vent du matin. Je m'assis sur une pierre et regardai les bijoux. J'étais heureux d'avoir rendu au jour ces gemmes étincelantes. Il me semblait que j'avais accompli une bonne action, que j'avais délivré des pierres captives. L'or des colliers et l'éclat des émeraudes frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur.

André DE RICHAUD.

(*Mémoires de Thiodor*, ch. XXII).

LE POIDS D'UNE JOURNÉE

*Solitude, tu viens armée d'êtres sans fin dans ma propre chambre :
Il pleut sur le manteau de celui-ci, il neige sur celui-là et cet autre
est éclairé par le soleil de Juillet.*

*Ils sortent de partout et chacun voudrait en dire un peu plus que l'autre,
Il en est qui cherchent un frère disparu, d'autres, leur maîtresse,
leurs enfants.*

« Je ne puis rien faire pour vous. »

Ils ont tous un mot à dire avant de disparaître :

*« Ecoutez-moi, puisque je vous dis de m'écouter et que je m'en irai
après. »*

Ils me font signe de m'asseoir pour que l'entretien soit plus long.

« Puisque je vous dis que je ne puis rien faire pour vous ! »

*Il y a cet inconnu qui me demande pardon et disparaît sans que
je connaisse son crime,*

Cette jeune fille qui a traversé des bois qui ne sont pas de nos pays,

Cette vieille femme qui me demande conseil. « Conseil à quel sujet ? »

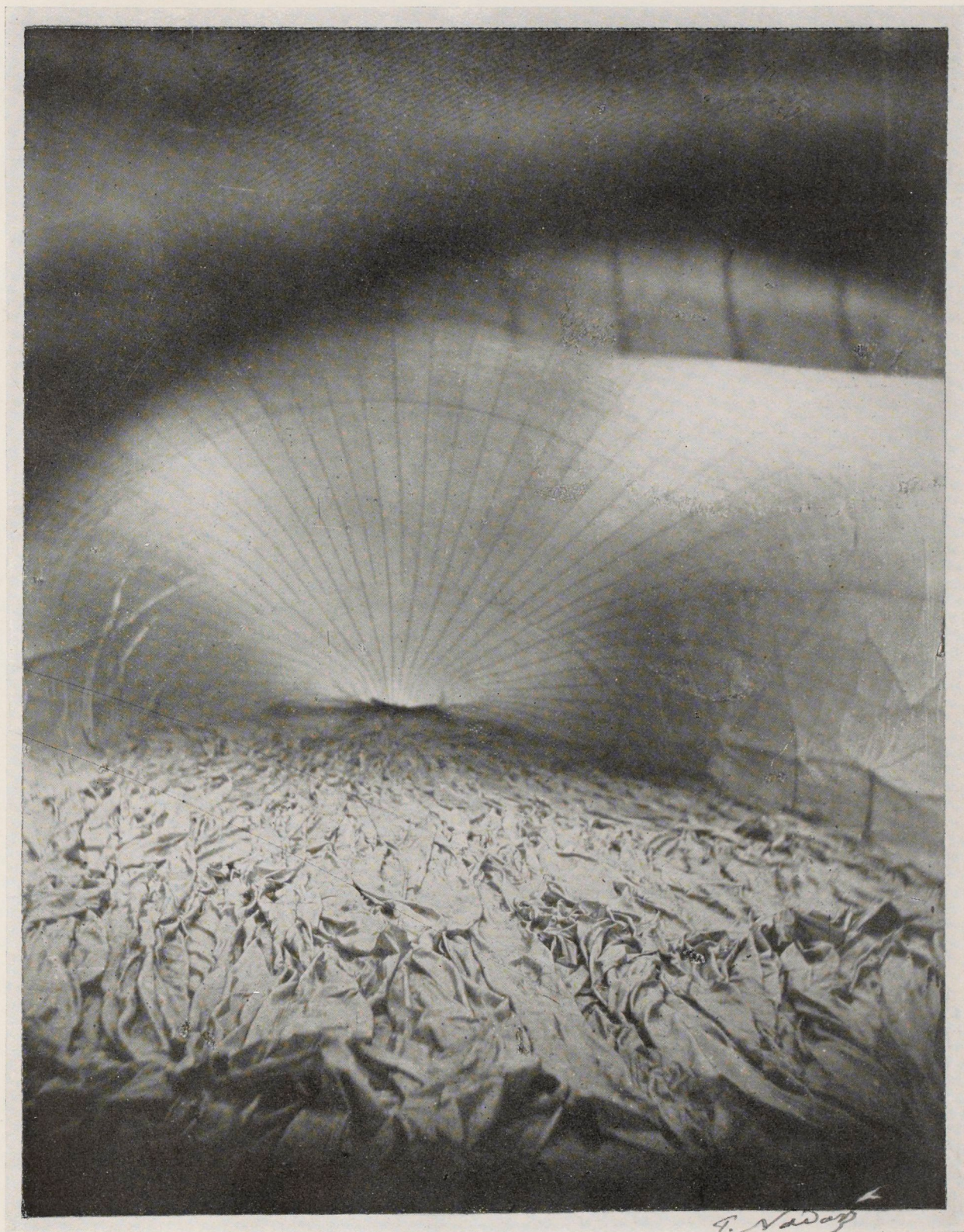
Elle ne veut rien ajouter et se retire indignée.

*Maintenant il n'y a plus dans la chambre que ma table allongée,
mes livres, mes papiers,*

Ma lampe éclairant une tête, des mains humaines,

*Et mes lèvres qui se mettent à rêver pour leur propre compte comme
des orphelines.*

Jules SUPERVIELLE.



G. Nadar

L'ENFER

Photo Nadar.

SUR LES MARCHES DU PALAIS

(Vieille chanson)

*Sur les marches du Palais
sur les marches du palais
Y a une tant belle fille
lon la
Y a une tant belle fille.*

*Elle a tant d'amoureux
elle a tant d'amoureux
Qu'alle ne sait lequel prendre
lon la
Qu'alle ne sait lequel prendre.*

*C'est un p'tit cordonnier
c'est un p'tit cordonnier
Qu'a z'eu la préférence
lon la
Qu'a z'eu la préférence.*

*C'est en le lui chaussant
c'est en le lui chaussant
Qu'il fit sa demande
lon la
Qu'il fit sa demande.*

*La belle si tu voulais
la belle si tu voulais
Nous dormirions ensemble
lon la
Nous dormirions ensemble.*

*Dans un grand lit carré
dans un grand lit carré
Tout garni d'aigne blanche
lon la
Tout garni d'aigne blanche.*

*Aux quatre coins du lit
aux quatre coins du lit
Quat' bouquets de pervenches
lon la
Quat' bouquets de pervenches.*

*Dans le mitan du lit
dans le mitan du lit
La rivière est profonde
lon la
La rivière est profonde.*

*Tous les chevaux du roi
tous les chevaux du roi
Y pourraient boire ensemble
lon la
Y pourraient boire ensemble.*

*Nous y pourrions dormir
nous y pourrions dormir
Jusqu'à la fin du monde
lon la
Jusqu'à la fin du monde.*

GOËTHE ET LES FEMMES

On observe chez Goëthe, comme chez tout artiste, une tendance fondamentale à entrer en rivalité avec la femme ainsi qu'avec la nature elle-même pour enfanter les mondes de la création artistique. Nous avons exposé dans notre travail sur Baudelaire ¹ comment, chez l'artiste, l'instinct créateur peut emprunter d'autres voies que les normales pour engendrer un enfant conçu sur un autre plan que celui de la réalité sexuelle. Et nous avons souligné que « chez la plupart des créateurs d'œuvres d'art, l'axe de « l'univers passe par leur cerveau, les drames de la vie devant être vécus « dans l'imagination, — la nature, la femme et l'enfant n'étant alors que « des modèles inertes qui s'animent seulement grâce au souffle créateur « de l'artiste. Inutile d'insister sur le fait universellement connu que bien « des hommes de génie ont été inhibés, c'est-à-dire peu pratiques, névrosés, voire inaptes à une vie normale. Depuis Lombroso, on a souvent « discuté les relations du génie et de la folie. Et, pour ne parler que du « génie littéraire, n'a-t-on pas souvent constaté qu'il ne semble guère « compatible avec une vie bourgeoise bien ordonnée de bon mari, de bon « père de famille ?

« Est-ce pour cela que le thème baudelairien de la « femme jetée au « puits » revient si souvent dans la littérature, qu'il s'agisse d'Ophélie dans « *Hamlet*, de Gretchen dans *Faust*, de Nastasia Félépowna dans *l'Idiot*, « ou de Brunehild dans *Siegfried* ? Au fond, nous nous trouvons en présence de cette même fantaisie qui fait un symbole paternel de Méphisto-Hagen, comme des agents de police dans *Le Chat noir* de Poe ».

Ainsi l'artiste s'empare de « l'éternel féminin » ; il en extrait sa puissance créatrice, puis s'en passe pour s'élever au dessus de toute chose ².

Goëthe illustre précisément cette thèse de façon typique. Son compor-

1. *L'Échec de Baudelaire*. Paris, Denoël et Steele, 1931.

2. Goëthe termine son second *Faust* par les mots énigmatiques : « Das ewig Weibliche zieht uns hinan » (L'éternel féminin nous élève au-dessus de tout).

tement à l'égard de la femme est étrangement révélateur. Cet être dont la sensibilité si clairvoyante, si lucide, lui avait permis d'exprimer la beauté fragile des fleurs et la splendeur formidable des glaciers, ce poète génial était entré si intimement en contact avec l'essence des choses qu'il semblait être devenu le *medium* de la nature elle-même.

Profondément et mystérieusement attirant, il avait sur la femme un pouvoir de séduction extraordinaire. Il n'admet pas qu'on lui résiste comme le fit Charlotte Kestner : la Charlotte de son « Werther » lui fut d'ailleurs dictée par sa rancune contre elle. Cependant, celles qui l'ont approché, celles qui l'ont aimé, n'ont pas toujours été heureuses. Le don qu'il faisait de lui-même n'était qu'un abandon passager. Porté par son génie aux plus hauts sommets de la conscience, il n'entraînait la femme dans son vol surhumain que dans la mesure où il avait besoin d'elle pour son art ; et, après lui avoir fait entrevoir l'inaccessible, il la laissait retomber. Abandonnées, vaincues, la chute était parfois d'autant plus terrible que l'ascension avait été enivrante. Tel fut probablement le cas de Kätchen Schönkopf, de Frédérique Brion, de Lili Schoeneman et, plus tard, de la baronne de Stein, pour ne citer que celles-là.

Comment ne pas être frappé de la ressemblance de leur cas avec celui de cette Gretchen, l'immortelle héroïne née de son cerveau, qui affola d'amour Faust, c'est-à-dire Goethe lui-même ? Rappelez-vous... Faust, l'homme créateur, Faust, craignant d'être anéanti par son propre amour, préfère suivre Méphisto en enfer, — enfer qui peut-être symbolise l'homosexualité.

Quant à Gretchen, son sort ne l'intéresse plus : qu'importe qu'elle périsse ! Comme Ophélie, la tendre Ophélie de *Hamlet*, elle finit misérable et abandonnée. Rapprochement singulier de deux conceptions poétiques, de deux réalités inconscientes.

Certes, ce retranchement de la femme n'a pas lieu chez Goethe sans un grand sentiment de culpabilité. Il éprouve à tel point le besoin de s'absoudre que Faust, au moment de sa mort, trouve le moyen de remplacer Méphisto par Dieu, de substituer au principe du mal le principe du bien. Telle est la fiction ; voyons la réalité. Après avoir quitté Kätchen Schönkopf, cette tendre Kätchen qu'il avait cru aimer, que d'ailleurs il avait peut-être aimée sincèrement, que devient-il ? Il tombe malade. Son état est si grave qu'il frôle la mort. Un médecin le tire mystérieusement de ce mauvais pas...

Plus tard, ne se serait-il pas encore réfugié dans la maladie après avoir abandonné la jolie Lili Schoeneman, si le duc de Weimar (autre Méphisto) n'était venu à son secours ? Une seule exception à ce comportement :

sa liaison si longue avec Christine Vulpius. Christine était une femme du peuple. Peut-être est-ce pour cela qu'elle le retint. Il fallait à cet hypersensible en lutte avec l'éternel féminin, une femme sans artifice, — qui fût, en quelque sorte, l'émanation de la nature elle-même.

Plus de vingt ans ils vécurent ensemble sans se marier. Faust, cette fois, n'abandonnait pas Gretchen, mais il attendait pour l'épouser que Méphisto fût mort. Il mourut, en effet ; le duc de Weimar, entraîné par l'invasion prussienne et mis en déroute à Iéna, s'enfuyait, et son prestige disparaissait avec lui. Il était plus que mort, puisqu'il était vaincu...

Pourtant, la pauvre Christine devenue l'épouse du ministre von Gœthe, ne fut pas heureuse. On lui reproche d'être devenue alcoolique sous l'influence de son mari : elle eut à subir toute la médisance des dames bien nées de Weimar. Faut-il y voir la cruelle vengeance du génie de Gœthe éprouvant le besoin de faire payer le don de lui-même ? On peut se le demander. Il est certain que Christine avait été plus heureuse tant qu'elle n'était que la maîtresse de Son Excellence. Le fils issu de cette union devait être un raté. Et Gœthe, malgré son mariage, ne put renoncer à sa *liberté* ou à sa prison : le monde de ses rêves a-t-il été autre chose qu'une prison ou un caveau (celui de Faust) pour la partie de l'être du poète qui voulait vivre, qui luttait contre l'anéantissement ? Qu'elle est douloureuse la *liberté du génie* qui souffre pour son œuvre, et qui, sans elle, n'aurait été sans doute qu'un malade, qu'un raté lui-même !

Etrange phénomène de la nature qui, dans la ruche des abeilles, sacrifie si souvent les mâles à la reine, et dans la ruche humaine, la femelle au roi ! Ou doit-on conclure que Gœthe fut simplement la reine, et Gretchen le mâle, sacrifié au cours du vol nuptial ? Tel est peut-être tout le secret du comportement de Gœthe avec les femmes. Quant à ses œuvres, elles manifestent tout autant la sensibilité de la femme que celle de l'homme. Peut-être trouverait-on, en les étudiant de ce point de vue, que le génie de la femme y a la plus grande part.

Dr René LAFORGUE.

CETTE TÊTE QUI PENSE A LA MORT

*Il me faut ces mains et ce corps
Cette bouche et cette tête
Cette tête qui pense à la mort
La mort pour aimer la fête.*

*Il me faut ce nom et son ombre
L'ombre qui suit ma trace
Et le temps dans les décombres
Comme un chien de chasse.*

*Il faut des mots pour me trahir
Des paroles pour m'opprimer
Ce mouvement pour me punir
De l'avoir trop aimé.*

*Il faut des morts pour me haïr,
Des vivants pour m'altérer,
Des paysages pour m'endormir
Et la peur de demeurer*

Seule sur terre un soir d'été.

Georgette CAMILLE.

AUTOUR DU BISTOURI RÉDEMPTEUR

La laideur est-elle une maladie ? Ce qu'elle a, comme telle, d'irréversible, d'irréversible, peut-on le combattre chirurgicalement, comme on pallie médicalement ou pharmaceutiquement à nos déliquescentes tissulaires et quotidiennes, depuis qu'on nous a supprimé la félicité éternelle au départ ? Et enfin, ceux qui ne voudront pas se soumettre, les montrera-t-on du doigt comme devraient l'être en tant que danger public et mauvais citoyens, les malades réfractaires aux traitements ? (Naturellement en des temps meilleurs impliquant d'abord la possibilité pour tous de se bien soigner et une ignorance moins massive).

La question n'est pas : Où commence et où finit la laideur, car cela se pose identiquement pour la maladie et cependant on parle de malades. Simplement, nous ne sommes pas toujours d'accord sur qui on rangera parmi les malades ou les laids ; or, on pourrait arbitrairement définir l'homme bien portant et les canons de Léonard de Vinci pourraient être choisis comme critérium de beauté. Examinons alors les conséquences de l'adoption d'un pareil point de vue. Cela n'est pas oiseux, vu les progrès techniques réalisés, la perfection de certains spécialistes, l'inexistence des traces cicatricielles.

Au siècle passé, on ne se préoccupait même pas de refaire une paroi abdominale détruite par une opération. L'évolution des esprits, l'audace liée à une connaissance grandissante, font que, de salvatrice, la chirurgie est de plus en plus devenue réparatrice. Quand elle se nommait seulement orthopédie ou qu'elle redressait les torts causés par le mal de Pott, on ne lui jetait pas la pierre ; maintenant que la branche moderne s'intitule de plein droit, réparatrice, plastique et esthétique, certains la jugent illégitime ou inutile. Personne ne l'a pourtant discutée lorsqu'à ses débuts elle façonnait jusqu'à un résultat sensationnel les plaies violacées, représentant l'emplacement des visages détruits au cours d'une crise de civilisation. Les sujets

d'abominable répulsion quittaient leur fresque de cauchemar pour de nouveau se mêler aux vivants ; une existence inespérée leur était recrée.

Par interpolation on peut donc justifier son action lors de cas moins extrêmes, mais quelquefois aussi tragiques et entraînant alors plus ou moins directement le suicide. Ces cas groupent les héréditaires et les acquis, ceux qui ont pâti continûment depuis leur naissance et ceux dont une maladie, un accident, les approches insidieuses de l'âge transforment un beau jour la structure et la ligne. Sans parler du préjudice matériel grave pour certaines aptitudes ou professions, on observe une torture morale dégénérant souvent en obsession. Cela devient en fait aussi important physiquement et socialement, de rectifier, rajeunir un visage, d'alléger et raffermir des seins, que de supprimer une hernie étranglée.

Soulagement, disparition de la neurasthénie, dénouement heureux des drames individuels les plus cruels, sensation d'une stabilisation de ce que les humains ont de plus cher et de plus fugace : la beauté, tout cela amène de nombreuses personnes à vaincre la résistance qu'opposaient leurs proches à une réfection — qui entraîne parfois, et c'est une belle réclame, des explosions de narcissisme ou simplement des idées follichonnes : « On me suit maintenant », dit une nouvelle jolie femme. Nous sommes tout près de « Comment j'ai épousé un milliardaire »... Quoique les risques soient pratiquement nuls, ces opérations nécessitent un grand courage et une certaine abnégation, non de la part du patient, mais du praticien, qui n'a pas le droit de « rater » son opéré : Si un *malade* meurt des suites d'une intervention, on n'y prête aucune attention, mais qu'un sourcil soit trop arqué ou un jumeau plus haut que l'autre, et c'est l'anathème sans recours. Aussi la durée de ces opérations est-elle considérable, car le chirurgien doit, comme un sculpteur, chercher l'inspiration, tout au moins avancer prudemment dans son œuvre de destruction puis de construction ; cela implique qu'il a bien étudié le sujet à modeler et les possibilités de lui substituer l'idéal qu'ils se sont fixés en commun.

L'habitude est prise maintenant ; aussi certains donnent rendez-vous à leurs connaissances pendant l'opération — et de rire pour les bons mots échangés sous anesthésie locale. On prend du jus de fruit, du champagne ; un peu d'alcool pour les bonnes amies qui tournent de l'œil par genre, émotion ou jalousie de voir se médailler un profil, dérider le visage, enlever les petites valises où les yeux semblaient toujours devoir rentrer, déplier l'accordéon du cou. On raconte qu'un jour Aphrodite, la directrice du fameux salon de beauté des Champs-Élysées célestes, jalouse des succès obtenus par le célèbre chirurgien Pygmalion, transforma en statue une de ses clientes particulièrement réussies dont il était tombé amoureux et sur



AVANT



APRÈS

laquelle il se cassa le nez. Mais ce qu'on sait moins, c'est qu'il refit lui-même son nez en contrôlant ses gestes dans un miroir Z. (Place à prendre pour la réclame.)

Les exemples ne sont pas rares où la chirurgie esthétique épaula la chirurgie salvatrice. Par exemple, une personne qui désirait remonter ses fils (métaphore d'après le geste : « au nom du père, du fils, etc. ». « Elle était outrageusement décolletée jusqu'aux fils »), afin de pouvoir utiliser un costume de bain et même une robe de soirée, sans affreusement écraser sa chair par des bandages tuméfiants, au grand dam de sa respiration, de sa circulation, et pour supprimer le dangereux ballottement qu'ils présentaient en liberté ¹, joint le plus jeune et probe esthéticien actuel pour lui demander de l'opérer. Celui-ci, après inspection des lieux, refuse et lui demande de se

1. Tout ceci paraîtra un peu ridicule à certaines races, et désagréable aux petits négrillons à-dos que leurs mamans aux nonoches nonochantes nourrissent d'un geste désinvolte par-dessus l'épaule.

faire examiner d'urgence par son chirurgien habituel, lequel déclare que tout est en ordre, sauf un peu de mammite, mais déconseille absolument à sa cliente de fréquenter « le fou », comme il dépeint son jeune collègue. Sans tenir compte de l'avis, la dame retourne chez ce dernier et lui transmet que tout est en ordre. Il l'opère, fait immédiatement examiner un fragment de la masse coupée : cancer. Aussi, oublieux des injures, renvoie-t-il la patiente chez le docte et stupide confrère qui ne peut que s'incliner et n'a plus grande chose à enlever, d'ailleurs.

Les clients ne sont pas toujours reconnaissants : il ne s'agit pas en ce moment de paiements oubliés, habitude particulièrement en honneur lors des difficultés financières internationales, et impossible à mâter tant qu'on ne fera pas régler pendant : « C'est tant pour recoudre » ; mais de ceux qui ne veulent pas se laisser photographier après. Ils n'ont plus rien de commun avec leur ancienne représentation et ne souffrent pas qu'on puisse établir une comparaison. Et pourtant en cette matière, l'opérant n'a jamais trop de documents pour se défendre et faire triompher une conception nouvelle.

Comme autre ennui pour le praticien, il y a aussi les parents, les conjoints, et les petits chantages à deux. C'est à quoi on pouvait s'attendre, quand récemment, un tonitruant et féroce mousquetaire sur le retour, à l'œil légèrement faunesque, fit irruption dans une clinique où sa femme se dépouillait de quelques années. Il affirmait qu'elle ne l'avait point prévenu de ses intentions, qu'il n'aurait jamais admises. Sa colère s'accroissait du fait que personne de responsable ne lui donnait la réplique : le personnel était occupé ; le chirurgien en action ; la directrice qui, extasiée de sa légèreté de main, lui avait confié ses traits, n'était pas visible, l'infirmière-chef, abondante mais jusqu'ici moqueuse et plutôt rebelle quant à la réduction de ses avancées, se trouvait maintenant horizontale, la poitrine entourée de pansements. Restaient le concierge et un brancardier que n'arrivaient pas à émouvoir les arguments de l'homme... « maris... plus d'autorité... maris bafoués pour tout dire... séquestration... défigurée sans doute : je ne paierai pas un sou... charlatan... amènerai mon ami le Professeur Schnok... déposerai plainte comme de juste... fait 1.000 kilomètres tout exprès... » A quoi rétorquaient indéfiniment les autres que ça n'était pas leur boulot... Pour en terminer, on amena le mâle vitupérant jusqu'à la chambre occupée par son épouse ; il baissa la voix en franchissant l'entrée afin de ne la point éveiller, si délicate. Mais au chuchotement, celle-ci ouvrit les yeux, et on eût une autre face de l'affaire, ce qui prouve qu'il ne faut jamais limiter ses moyens d'information. « Qu'est-ce que tu fais-là, rugit-elle au pauvre type devenu plus pitoyable qu'un torchon roulé » « Je t'en prie, ma chérie, ne te fâche pas, je suis venu acheter une auto-

mobile... » « Et courir naturellement le jupon ? Tu crois que je vais te donner encore de l'argent pour tes fredaines ? D'abord qu'est-ce qui t'a permis de t'introduire ici avant que je sois belle. Ah ! tu vas être bien attrapé : plus d'excuses maintenant pour tourner autour d'Amélie et des autres. M'as-tu assez reproché... (détails anatomiques intimes). »

Des pieds à la tête, tout n'est pas actuellement transformable, améliorable, même à l'aide de multiples et incessantes réfections ou retouches, ce qui d'ailleurs serait difficilement accepté en général. (Évidemment, il existe les affolées du billard qui au moindre prétexte se jettent joyeusement sur la table à viande. Mais ce ne sont qu'exceptions.) Aussi doit-on se contenter déceimment de modifier quelques points nettement délimités. Il faut choisir. Le nez, c'est important, d'après les historiens de Cléopâtre notamment ; ça se trouve au milieu du visage, aussi le remarque-t-on assez facilement. Le choquant ou le délicat d'une oreille sont moins sensibles et relèvent, au dire du commun, de la préciosité ; certains n'ont jamais remarqué les oreilles. Mais il est d'autres attributs tels que le grain de la peau qui sont d'une importance capitale sans que l'on s'en doute toujours, et provoquent des réactions qu'on subit sans les analyser ou en les attribuant à des causes vulgaires, tangibles, simples, mais fausses. On ne peut vraiment songer à créer Adonis, simplement en réduisant à des proportions normales un nez tel qu'en se mouchant son porteur avait la sensation de serrer la main à un ami ; surtout s'il y a en plus mille petites imperfections, chacune importante et à y regarder de près. Pourtant imaginons une amélioration d'idéalement laids vers l'idéalement beau. Transformerait-on le moral du même coup ? La vie affective sera évidemment plus atteinte que la vie intellectuelle et on verra des comportements qui n'osaient se développer avant, et il n'est pas impossible d'aller jusqu'à révéler des réactions entièrement neuves correspondant au physique adopté. Il faut d'abord croire aux relations intimes unissant le physique et le moral, relations autres que celles, indiscutables, entre le moral et l'état général et qui font par exemple disparaître le dépérissement grâce au moulage artistique d'un bout de chair ou d'os.

Il n'y aurait pas à craindre une tendance à l'uniformité, car l'idéal ne serait pas semblable pour tous. Tel spécialiste serait réputé pour ses profils grecs, un autre pour ses mentons volontaires, ou pour sa maîtrise à dresser une poitrine en fruit de saison.

Quoique nous soyons encore loin de telles facilités, quelques personnes craignent déjà la formation d'une moyenne trop normale. Ils raisonnent en s'appuyant sur l'impression que la disparition de certaines tares acquises ou héréditaires entraînent celle de productions géniales qu'elles déterminaient soi-disant. Ils préfèrent payer de la bassesse ou de la souffrance de

toute une société quelques problématiques génies malades ; de même sous prétexte qu'on risque de porter atteinte au charme de certaines personnes laides, et qui, si elles ne l'étaient point, offriraient peut-être autant de charme, mais différent, ils condamnent à un désagréable perpétuel celles qui pourraient acquérir au moins une relative neutralité. Remarquons d'ailleurs que ce charme est attribué aux personnes laides à cause de l'effacement qu'elles présentent souvent et aussi parce qu'on distribue sans parcimonie cette qualité pas gênante ni très jalousable, un peu comme une excuse. Quant à « l'expression » auquel on craint si gentiment qu'il soit porté atteinte chez les disproportionnés de traits, il faudrait avoir l'avis de ceux qui vivent en contact permanent avec eux et non de ceux qui les voient momentanément. D'ailleurs l'expression peut, par sa modification même, être mise en valeur. Question de doigté.

Mais que va devenir la branche visage de la physiognomonie ? La traduction de toute la face par ces extraordinaires super-viseurs que forment les sourcils ne va-t-elle pas être faussée du jour où leurs sous-ordres se modifieront jusqu'à égaler le meilleur grimage ? Cette science devra s'adapter ; peut-être sera-t-elle forcée de se reconstituer sur les bases de nombreux carnets intimes tels qu'on pourra en trouver lorsque la virtuosité opératoire sera totale :

Le 15 avril. — Pour plaire à mon propriétaire : Nez petit, lèvres charnues, yeux bridés, forte poitrine.

Le 30 avril. — Pour liquider Hippolyte : paturons engorgés, boutons suintants, nez camus, poil au nez.

Le 20 mai. — Pour satisfaire Phopho : plat partout, bras nerveux, front bombé.

Le 21 mai. — Pour enrager le collégien du dessous : petits pieds, bouche en cœur, cheveux ras, oreille en pointe.

... Nous n'en sommes pas encore là.

Jean PAINLEVÉ.



L'hiver est fini grâce au « Phare de Neuilly ».

Photo Lee Miller.

GRIFFES DE LUMIÈRE

*Sans fin la nuit prolonge sa bacchanale d'extase
Devant les lys qui pleurent dans le calice de l'aurore.
La lumière irradie sa sève de fanfares.
Des plaintes s'évadent et prennent leur essor.
Dans la forêt rôdent les arbres en quête d'amour.*

*Mais sur l'écueil couronné de mouettes dort le mystère ;
Le soir l'effleure de son souffle de viole.
Les coquillages sanglottent enroulés sur eux-mêmes.
Là-haut le ciboire lunaire déborde de santal
Et sa fumée enveloppe les danseurs de porphyre.*

Le poète chante un lys au cœur épanoui d'une lyre.

*Voici ployer l'azur sous le poids d'un charme,
Sur mon chemin drapé par le rideau des étoiles
Les nuées s'écartent et la guitare se lamente.
Un avion tournoie et plonge ses griffes de lumière
Vers l'amour sortant de son calice comme un rayon d'encens.*

*Les songes jaloux battent le tambour sur la mer.
Déployant leurs ailes les merles vont au lutrin
Escaladant la portée du temps et de l'espace...*

*Sur la musique changée en pirogue d'azur
Mon rêve tend au destin les filets de l'amour.*

Céline ARNAULD.

* * *

HISTOIRE ÉCRITE PAR UNE PETITE FILLE

(9 ans)

L'extravagant otorhinolaryngologiste marseillais était exceptionnellement assis très consciemment sur sa motocyclette. Il entendit un craquetement. Se disant intérieurement qu'un dégourdissement lui ferait du bien, il descendit de motocyclette. Il vit de l'électricité.

Retroussant ses manches et s'enveloppant de sa salopette il admira cette panne extraordinaire.

Nicole CAZANAVE.

PARISIANA

D'une colline à l'autre, à pied, à bicyclette, à motocyclette, en voiture j'ai fait cette promenade en forme de V vertical. On descend, on remonte. On redescend ce qu'on a monté, on remonte ce qu'on a descendu. Moi je n'y vois pas d'inconvénients. Mais le destin en décide parfois autrement. On fait sa petite bille de mercure et on reste dans le fossé, au creux des deux pentes.

J'aime la nuit. Au-dessus du hangar, entre les tuiles saccagées de la toiture, les étoiles brillent et les oiseaux passent. Il y a de la pluie figée sur les brancards et, sur la route, une lumière acétylène qui rôde avec un petit bruit de brouillard et de salpêtre, avec un grésillement *castiné* de pneumatique. C'est généralement l'heure que choisit la vache pour me regarder. La vache aux yeux de qui rien n'existe que la douceur et que la lutte. La vache est très en beauté ce soir ! Ses deux cornes hautes et branchues ont la forme avouable d'un V calligraphié en bâtarde. Ses oreilles comme des moules de rivière, ont des nâcreurs de lune et d'aurore avec un peu de poil blond à l'intérieur qui les fait sourire et frissonner. Les yeux de la vache se hérissent de cils épinglés comme l'iris et la barbe du morse, mais tout cela très fleuri et les deux iris authentiques tournent avec fièvre dans la cornée du globe comme si la lumière ruminait aussi. La vache est debout sur ses pieds de derrière qui sont féminins. Des pieds de femme, des jambes de femme, des cuisses, des fesses, des hanches, un ventre, des seins de femme ! Cette femme au pelage fauve porte en se dandinant une belle tête de vache, comme un chapeau niçois. Voilà !

La sempiternelle goutte d'eau tombe de la dalle, autrefois trouée d'une balle de fusil de guerre — (allemand le fusil) sur mon front (français et endormi le front). — Il a plu. Il est temps de s'éveiller. Goutte à goutte la morsure ronde s'apaise, une aurore comme un crépuscule, dévore les plantes de la nuit, achève de conquérir le gravier. L'hirondelle jaillit du

mur. Le chat a trouvé le premier soleil. Tous les escargots de la citerne cheminent vers l'ardoise ébouriffée. C'est l'heure que choisit la vache pour foncer sur moi. Elle fonce, les cornes en avant, ouvertes et tendues. Je pare. D'un seul bond je glisse des naseaux à la nuque, comme ils le font si bien dans les courses landaises et par le tobogan des reins je me retrouve assis, de l'autre côté, sur un tas de luzerne où s'effare la coccinelle qui s'envole en me lâchant sur l'ongle auriculaire sa goutte de café.

— Pardon, dit la vache.

— Pourquoi, madame... ?

Et, sans façons, en tirant les longues épingles qui la liaient au Minotaure, elle retire ce chapeau sanglant et découvre un visage que je ne manquerai pas de décrire lorsque il aura parlé.

— Parce que je m'appelle Parisiana. Tel est mon nom. La robe que je porte, cette fourrure, permettez-moi de l'ôter.

Et le mystérieux dégraissage s'accomplit à des yeux qui n'en croyaient pas les leurs, avec une grâce qui fit d'une attente écorchée un ravissement d'œuf sans tâche, d'œuf antique démesurément attaché à l'écume : Aphrodite en chair et sans pierre.

— C'est un beau nom, dis-je. Et vous le cachez bien.

Le visage sourit longuement. J'en profitai pour l'examiner dans le détail et l'épuiser en fin de compte. L'ombre que la lumière poursuit en se repliant sur elle-même, ce sel masqué qu'elle recherche dans les profondeurs les plus cachées du quartz, ce blanc qui n'est que l'apparence du désir, ce talon de l'enfant que le menton imite, ces sourcils attirés par les ongles rompus, l'incompatibilité du charbon et de l'or, œil brasier, œil faucille, or dormant... toute la décharge du sourire liaient ces éléments que le corps statufié portait comme une cariatide, et moi je ne savais que penser de la vache et mes lèvres tordues dessinaient le contour de Paris.

— Parisiana, vraiment, mais vous le cachez bien.

A ce moment, je compris qu'elle n'aurait plus rien de mystérieux pour moi. Je veux dire que je devrais renoncer à tout espoir d'aventure et, qu'en bon ami, je serais le confident de ses vertus et de ses défauts.

— Ne croyez pas, ajouta-t-elle, à une pensée insuffisamment formulée, que je fasse mes robes moi-même comme la génisse, ou la jument. Je les achète et je les couds. Il m'arrive parfois de les stopper au fer chaud. Voyez à l'envers : voici trois empiècements informes que j'ai fixés moi-même. Mais voyez à l'endroit, on ne le dirait pas.

— C'est vrai, dis-je, la nature n'eut pas mieux fait.

— Dites donc ! s'étonna-t-elle. Dites plutôt elle n'eut pas su s'y

prendre. La fourrure des vaches, que je sache, n'a jamais la forme des femmes.

— Parisiana n'a qu'une forme, répliquai-je galamment.

— Qu'en savez-vous ? dit-elle en tirant sur le bout de son sein qui s'allongea soudain comme une tétine artificielle.

— Évidemment, constatai-je.

— Ne vous fâchez pas, murmura-t-elle, en me prenant le bras. Il est préférable qu'il y ait de la marge.

Et sur ces mots ravissants nous pénétrâmes chez elle, sa robe entre nous deux, moi sa tête à la main.

La conversation que nous eûmes ensemble et qui suivit le baiser le plus chaste que j'ai jamais reçu depuis la mort de l'évêque Fabien, lequel ne baisait que du bout des bagues, me fit comprendre que Parisiana n'était, à l'image d'une autre divinité plus connue, qu'une extraordinaire vache-garou.

— Je suis, vous l'avez deviné, la Vache-garou. Mais je ne suis pas méchante, au contraire, et la preuve c'est que je veux vous faire des cadeaux, et toute de suite.

— Oh, des... dites-vous ? Un seul suffirait Parisiana, même demain.

Ah qu'avais-je dit, sur la dernière syllabe je reçus sa peau au visage. Cependant que, prodige d'une mécanique fort bien réglée, la tête dans un coin meuglait en ricanant. Je n'avais plus qu'à me jeter aux pieds de Parisiana. Je le fis. Je me roulai sur la peau de vache en sanglotant et la tête encornée daigna fermer les yeux. Alors la Vache-Garou me releva gentiment et avec la plus grande tristesse me fit don d'un foulard de coton du siècle dernier sur lequel s'effacera encore longtemps autour de mon cou l'impression écarlate d'un jeu de cartes en désordre.

Je la remerciai avec effusion. Elle m'arrêta :

— Il suffit, mon cher. Mais cette bagatelle ne saurait suffire. Je vous fais don, en outre, de ce paquet d'obligations, à la condition expresse que vous les réalisiez au plus vite, et que vous en dépensiez le montant au plus tôt.

— Non, non, Parisiana. C'est impossible. Je ne puis accepter cet argent.

— Prenez-le, dit-elle gracieusement, car il est parfumé.

— Ah ! fis-je, n'y tenant plus, quelle charmante Vache-Garou vous êtes, Parisiana. Un tel mot vaut bien que je l'accepte. Un tel mot vaudrait presque que je renonce à vous.

Alors, oh ! alors ! cette femme incroyable s'esclaffa en se tenant les côtes.

— Mon pauvre ami, renoncer à moi, dites-vous ? Etes-vous fou ? Si j'étais vache, seulement vache, peut-être le pourriez-vous. Peut-être consentirais-je à regarder passer, à arrêter peut-être, le train qui vous emporterait. Mais je suis *aussi* garou, tout à fait garou et dans ce cas je ne vous vois pas frais. Croyez-moi, avant qu'il ne soit trop tard, il sera bientôt quatre heures, allez vous faire payer à la banque. Vous n'oublierez plus Parisiana, mon cher ! Mais auparavant voulez-vous m'aider à passer ma robe, merci ! Passez-moi mon casque. Adieu !

Et je restai seul et stupide, mon foulard d'une main, mes Ville de Paris 75 de l'autre, cependant que Parisiana s'éloignait à petit pas en paissant gravement à travers la campagne. Je la suivis des yeux aussi longtemps que la courbe de la colline me le permit. Assez toutefois pour voir un jeune enfant surgir d'un taillis, l'attacher d'une chaîne par les cornes et la reconduire à l'étable en la rossant à grands revers d'aiguillon. Le cœur navré je remontai de l'autre côté, vers le village, suivi d'un imbécile venu d'où ? — qui ne voulait plus me lâcher et qui m'ayant rejoint aux guichets de la Banque Agricole me dit en confidence : Vous savez, monsieur,

Le pré est vénéneux mais joli en Automne
Les vaches y paissant lentement s'empoisonnent.

Je lui tendis cent sous qu'il refusa. Mais il m'invita à dîner, et j'acceptais ne voulant pas le désobliger.

... *Et Acarius !*¹

Roger VITRAC.

PAYSAGE DE LA JEUNE « STAR » MOURANTE

*Tout est coi et de cœur aride
un caporal à l'ombre d'un bouquet
d'arbres dort ;
alors remue loin un rideau d'Andrinople
moins loin les éléphants du cirque
suivent la route fanée
vers quelque ville moussue
et leur cornac à leggings
taille par amusement
une branche des coudraies ;
la jeune « star » conduisant seule
a capoté dans un tournant
plein de ciel
près de son moteur ralant
un crapaud meurt avec elle.*

Jean FOLLAIN.

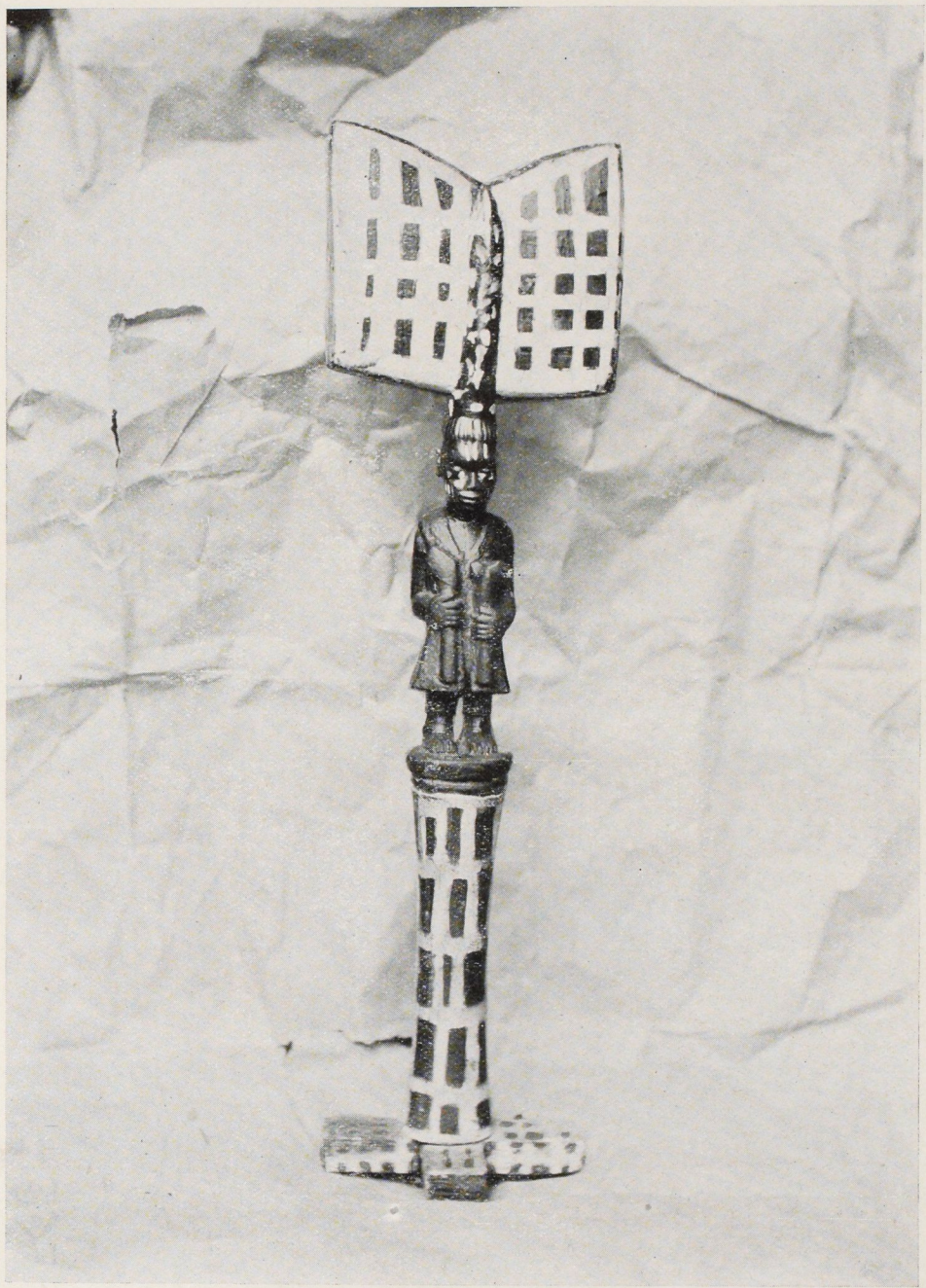


IMAGES ET PRIÈRES NÈGRES

Les photos qui accompagnent ces lignes ont été prises par moi — automne 1927 — dans la « chambre *famba* », ou chambre interdite, d'un sorcier noir, Taita José, dont la cabane, surmontée d'une corne de bouc, s'élevait au cœur d'une des régions les plus isolées de la province de Santiago, à Cuba. Les négatifs de ces photos, dont il n'existe qu'une seule copie, ont été détruits en présence du sorcier. Je m'empresse toutefois de dire qu'il n'est pas nécessaire d'aller si loin, à Cuba, pour trouver des sorciers noirs. Il y en a même aux portes de la Havane. Mais ceux-ci se montrent si méfiants envers les blancs, qu'il aurait été impossible de photographier les images de leurs autels.

Ces images représentent surtout des divinités chrétiennes, interprétées ou habillées selon le goût des fidèles. Mais les rites de la sorcellerie leur confèrent une vie secrète, un rôle et une identité toute différente. Saint-Lazare, qu'une statuette hideuse nous montre appuyé sur ses béquilles, couvert de plaies, symbolise la puissance de Babayou-Ayé, divinité médicale des noirs. Les vierges espagnoles qui se dressent au centre de l'autel, figurent Yemayá, déesse des eaux, et Ochúm, une des femmes de Sainte-Barbe. Cette dernière, changeant de sexe, est devenue Shangó, dieu du tonnerre et des tempêtes. Quant au crucifix, on le désigne sous le nom d'Obatalá, roi des forces créatrices de la nature. Auprès de ces images, la statuette d'un adolescent (Eshu), brandissant une hachette de fer, protège les laboureurs. Le *diablito*, — petit diable — masqué d'une cagoule noire surmontée d'un panache en rafia, personnifie le sorcier lui-même, transformé en divinité mineure. Et les cornes, le corail, les chaînes, les cailloux, les perles de bois, sont adorés pour la matière même qui les constituent, comme éléments de l'univers et attributs rituels des *orishas* — ou puissances — auxquels ils se rattachent.

Ces *orishas* ont des fonctions bien déterminées. Shango-Sainte-Barbe, Eshu-l'agriculteur, ou Elegbá-l'âme-solitaire, sont invoqués pour les en-





voûtements. D'autres sont destinés à veiller sur les femmes enceintes ou les malades. L'aimant, révééré comme une divinité, défend les voleurs contre les persécutions de la justice... Chaque image, chaque symbole, chaque objet possède ses hymnes et ses oraisons.

Deux de ces oraisons, imprimées en gros caractères, sont devenues d'usage courant parmi les noirs de Cuba. En voici le texte :

Oraison à l'Âme Solitaire

(L'Âme Solitaire ou Âme du Purgatoire, est une incarnation d'Elegbá, le dieu de la vengeance dans la sorcellerie afro-cubaine.

Cette prière est composée pour l'envoûtement de l'amant par la femme jalouse).

« Âme triste et solitaire, personne ne t'appelle, mais moi je t'appelle. Personne ne t'invoque, mais moi je t'invoque. Personne ne t'aime, mais moi je t'aime. Puisque tu ne peux entrer dans les cieux, car tu vis en Enfer, tu prendras le meilleur cheval, tu iras au Mont Olive, tu couperas trois branches à l'arbre et tu en frotteras les entrailles de Monsieur Un Tel, pour qu'il ne puisse plus être tranquille ; ni s'arrêter nulle part, ni s'asseoir sur une chaise, ni manger à une table, ni dormir sur un lit, et qu'il n'y ait de femme, noire, blanche, chinoise ou mulâtresse, qui puisse lui parler et qu'il soit obligé de courir derrière moi, comme un chien enragé.

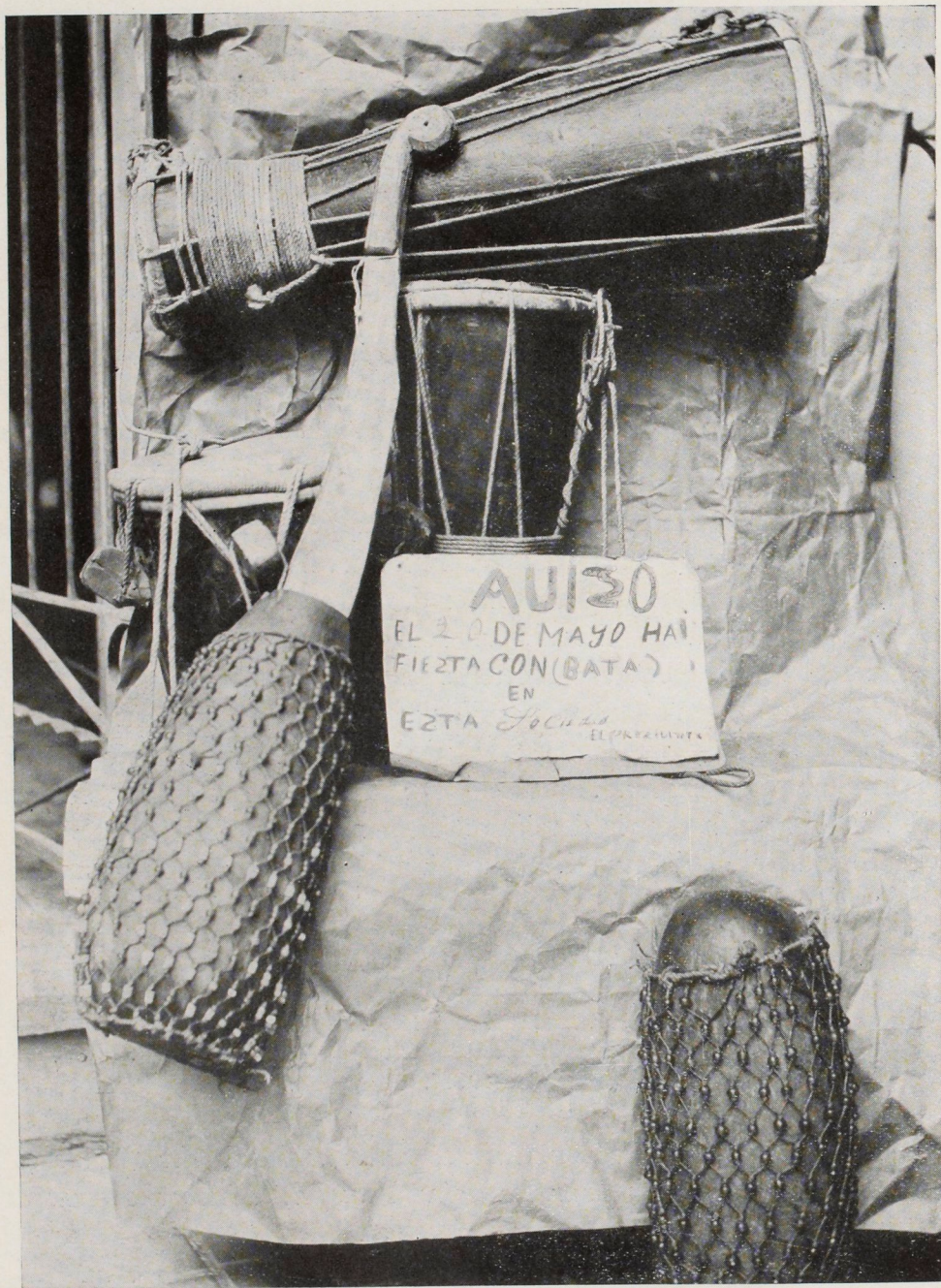
« (Cette oraison se dit tous les jours, à midi et à minuit, en allumant une lampe derrière la porte). »

Vive la Vierge de la Charité du Cuivre !

Oraison.

(La Vierge de la Charité du Cuivre, patronne locale des marins et des pêcheurs cubains, représente pour les noirs Yemayá, déesse des eaux et de l'enfantement. Le blanc est sa couleur rituelle). »

« Cette oraison est une copie de celle que la Vierge de la Charité du Cuivre laissa aux femmes quand les trois Jean naviguaient en mer. Une tempête fit chavirer leur barque et ils étaient sur le point d'être noyés, mais comme ils avaient foi en la Vierge de la Charité du Cuivre et qu'ils portaient son image dans un reliquaire suspendu à leur cou, lorsqu'ils se virent perdus





ils l'appelèrent et elle apparut au-dessus de leur barque. Elle les sauva tous trois : Jean la Haine, Jean l'Indien et Jean l'Esclave, et après les avoir sauvés, elle leur dit : « Sachez, chers enfants, que je suis la Reine et la Mère du Dieu Tout-Puissant. Ceux qui croient en ma puissance et me sont fidèles garderont toujours mon image dans un reliquaire sans jamais l'oublier. Grâce à elle, ils seront préservés de tout fantôme et de la mort subite... Ils ne seront pas mordus par les chiens enragés ou autres bêtes mauvaises... Ils seront préservés des accidents ; et même quand une femme sera toute seule, elle n'aura jamais peur, car elle ne sera pas poursuivie par les morts ni par les fantômes. Il suffit qu'elle dise ceci : « La Charité et son Fils m'accompagnent... avec les Saints Evangiles et la Croix où il mourut. Amen. Jésus ».

« Ensuite, elle dit à Jean l'Esclave : « Jean, je te laisse cette oraison pour la femme qui accouche. Quand elle se verra affligée par les fortes douleurs qu'elle ressentira en son cœur, à ces heures si tristes et si amères (sans compter qu'un accouchement peut avoir de si mauvaises conséquences, même de perdre la vie), elle n'aura qu'à mettre cette oraison sur son ventre en faisant le signe de la croix, en souvenir des sept fortes douleurs que j'ai endurées. Depuis le haut des cieux la bénédiction de Dieu se lèvera vers la nouvelle créature, tandis que l'on récitera un Credo au Grand Pouvoir de Dieu et une Salve à la Très Sainte Vierge de la Charité du Cuivre. La femme accouchera sans encombres. Amen. Jésus ».

« (Pour que cette oraison fasse son effet, la personne qui la possède doit écrire ses nom et prénoms ici :

.....) »

Alejo CARPENTIER.





MISS HAZEL

par

PETRUS-BOREL

Bois gravés de CELESTIN NANTEUIL

REVUE PITTORESQUE

- 1844 -

Texte communiqué par M. Frantz Calot,
Conservateur à la Bibliothèque de l'Arsenal.

MISS HAZEL.

I.

Si jamais, pour remonter jusqu'à Melun ou à Nemours, vous côtoyez les bords de la Seine et, voyant sur votre gauche, à peu de distance de Paris, une demeure sombre et fermée, vous demandez à quelques pêcheurs occupés sur le rivage à faire sécher leurs filets : « Quel est donc ce manoir si morne et si délabré !... — C'est, vous répondront-ils, le château de la famille de N*** ; voici bientôt quarante ans qu'il est ainsi inhabité... puis, se penchant à votre oreille, ils ajouteront bien bas : — On dit qu'un grand malheur est arrivé dans ces murs, et que ces murs sont maudits. »

L'opulente famille dont il est ici question, l'une des plus illustres et des plus anciennes maisons de France, à l'époque où se passa le mystérieux événement que nous allons essayer de retracer, revenue depuis peu de temps de l'émigration, se composait de M. de N***, de madame de N***, sa noble compagne ; de deux fils, Enguerrand et Godefroy, et d'une toute jeune fille qu'il ne nous est pas utile de nommer dans ce récit.

M. de N*** était un grand et beau vieillard d'environ soixante ans. Ses cheveux blancs témoignaient seuls de son âge ; car il avait encore la taille gracieuse et le port avantageux d'un jeune homme de cour. Son œil était vif et sévère, son sourire fin et armé d'une douce malice. Sa parole polie, affable, savait dire d'une façon charmante tous ces riens qui nous flattent dans le commerce de la vie, sans que pour cela davantage ils obligent celui qui les répand ; mais, en général, il ne rompait guère le silence. Les temps d'épreuves à travers lesquels il venait de passer, et les rudes secousses des séditions populaires, c'est ainsi qu'il appelait 89 et sa tumultueuse série, avaient rembruni ou plutôt appesanti son caractère, qui avait dû être naturellement facile et frivole.

Madame de N***, du moins le disait-elle, atteignait déjà sa quarantième année. Elle était distinguée sans effort, comme les gens qui n'ont jamais eu à

faire l'apprentissage d'une meilleure condition. Elle avait été blonde, et bien qu'on répète communément que les beautés blondes ne sont pas de durée, elle était loin encore d'avoir cessé d'être belle. Son âme était pleine d'une tendresse expansible et d'une inaltérable douceur. En dehors de toute intrigue, ne prenant part à aucune menée féminine, elle était confinée tout entière dans l'éducation de sa fille, qu'elle partageait avec une gouvernante, et dans les soins pieux et la compagnie de son plus jeune fils Godefroy.

Celui-ci, à peu près vers le temps que nous allons aborder, achevait sa dix-huitième année. Il était blond comme sa mère, et avait avec elle plus d'un autre rapport pour les traits et pour les qualités du cœur. Il était petit, frêle comme un roseau. Sa joue était rose comme la joue d'un enfant. Son front était encore chargé de la candeur et de la timidité séduisantes du premier âge ; mais cependant il y avait parfois quelque chose de hardi dans son regard et de résolu dans sa parole qui semblait promettre qu'un jour, lorsqu'il aurait quitté les ailes de sa mère, il serait un homme de courage.

Quant à l'aîné, je veux dire Enguerrand, c'était bien le personnage le plus opposé à son frère. Grand, robuste, turbulent, il avait eu une jeunesse si terrible et si bouillante, qu'il n'avait pas été possible de le garder au foyer paternel. Dès qu'il avait eu l'âge nécessaire, M. de N***, dans l'espérance de dompter sa fougue, s'était vu obligé de le faire attacher à un régiment. En cela, il ne croyait pas avoir rendu un service au premier consul. Il se considérait plutôt comme lui ayant fait un cadeau d'ennemi.

La gouvernante qui partageait avec madame de N*** les soins qu'exigeait l'éducation de sa fille était une jeune Anglaise, Miss Hazel, qui pouvait être âgée, au plus, de dix-huit à dix-neuf ans. Née au sein de l'opulence, le monde s'était d'abord offert à ses yeux sous d'agréables auspices ; mais son père, qui faisait à Londres un commerce très-étendu, ayant été ruiné par des pertes immenses et successives,

elle avait été condamnée à chercher, dans les talents honnêtes qu'elle avait reçus, une ressource contre la pauvreté.

Cependant les rigueurs de l'adversité n'avaient point altéré la douceur naturelle de la pauvre jeune fille. Aimable et bonne, calme, réservée, un peu pensif, elle était d'une égalité d'humeur que rien ordinairement ne troublait : on aurait pu comparer la sérénité de son caractère à la surface paisible d'une eau pure et dormante. La suavité de son esprit se peignait dans le choix heureux de ses paroles, et la grâce sans apprêt de ses manières se mêlait assez heureusement à la langueur de son expression. Ce n'était pas une beauté proclamée que miss Hazel ; ses traits n'étaient pas de ceux qu'un goût général a consacrés ; mais ils étaient fins et délicats. Son teint uni et lisse ne pouvait être rivalisé pour la blancheur que par l'émail de ses dents ; et quand elle baissait sur vous ses grands yeux noirs, et que les cils de ses paupières se baissaient sur son regard, il était impossible de ne pas être charmé.

Dire que Godefroy, sensible aux agréments de miss Hazel, avait conçu pour elle une amitié tendre, et que miss Hazel payait cette amitié de retour, c'est dire une chose déjà sue, ou tout au moins déjà supposée. Comment, en effet, ces deux enfants du même âge et tous les deux de mœurs si semblables et si douces, dans la solitude où ils vivaient au château, dans les rapports intimes et fréquents où ils se trouvaient, partageant à peu près les mêmes loisirs et les mêmes devoirs, ne se seraient-ils pas attachés l'un à l'autre, ne se seraient-ils pas aimés ? Ce qui surtout avait touché le cœur de la pauvre exilée, c'était l'attention charmante que Godefroy lui prêtait quand elle parlait des choses de son île ; c'était l'empressement qu'il mettait à faire naître ces récits, c'était l'admiration naïve et sincère qu'il lui montrait pour les auteurs de son pays qu'elle lui faisait connaître, et que souvent ils se plaisaient à lire ensemble. Il fallait voir alors leurs deux têtes angéliques se touchant tempe à tempe et penchant, l'une les boucles soyeuses de ses longs cheveux d'or, l'autre



les deux grappes épaisses et noires de sa chevelure, sur les pages aimées d'un poète !... A chaque nouveau trait, il fallait les voir se récrier comme un en-

fant à chaque nouvel insecte doré qu'il découvre sous l'herbe, ou quand un passage faisait jaillir quelque sentiment sublime, s'arrêter tout à coup et cou-

foudre dans un mutuel regard une émotion commune.

L'inclination réciproque de Godefroy et de miss Hazel n'avait pu échapper, comme on le pense bien, à la clairvoyance de madame de N*** ; mais elle n'en avait pris aucune alarme. Elle savait la jeune Anglaise trop bien pénétrée de ses devoirs, trop sage, trop nourrie des préceptes les plus sévères, pour qu'il y eût un danger réel ; et d'ailleurs Godefroy était un esprit trop peu téméraire et trop noble pour oublier jamais la distance qui le séparait de la gouvernante de sa sœur. Ce n'est pas l'âme candide, naïve et paisible de cet enfant, se disait-elle, qui portera jamais la flamme dans l'âme de marbre de miss Hazel. Elle avait ainsi pour habitude de comparer au marbre, à cause de son calme, l'âme immobile de la jeune étrangère.

La confiance de madame de N*** était même si bien assise et si profonde, son cœur vigilant de mère était si bien assuré, qu'elle se fût fait un véritable scrupule d'un soupçon, d'une crainte, d'une marque d'inquiétude à leur égard. Et madame de N*** jugeait bien des choses, et madame de N*** ne se trompait pas : sous des dehors vifs, tendres, amoureux, ce n'étaient qu'affection et innocence.

Toute liberté leur était donc laissée, à ces pauvres enfants, comme à ces deux ravissantes créatures, devenues le symbole de toutes chastes amours, dont Bernardin de Saint-Pierre a jeté l'image immortelle parmi les pamplemousses solitaires et embaumés de l'île de France. Avec l'abandon, la simplicité d'un cœur sans arrière-pensée, Godefroy laissait voir ouvertement son amitié pour miss Hazel ; il ne déguisait rien du bonheur qu'il goûtait à ses côtés ; il fallait qu'elle fût de toutes les fêtes, de tous les plaisirs dont il était. Aux heures de récréation, quand elle accompagnait sa jeune sœur dans ses promenades au jardin, après en avoir demandé la permission à sa mère, il manquait rarement de la suivre. Et là encore, tout était pour miss Hazel, pensées, soins, fleurs, étoiles, chants des oiseaux, soleils empourprés du soir, azur du ciel... Godefroy lui faisait hommage de tout cela, lui dédiait la nature tout entière !... M. de N*** éprouvait une joie délicieuse et secrète à voir la sympathie si touchante de miss Hazel et de Godefroy. L'accord intime et parfait qui régnait entre ces deux charmants êtres le ravissait ; et, bien que pour tout au monde, disait-il, il n'eût pas voulu troubler les moments heureux de ces jeunes amis, il ne pouvait se défendre de venir quelquefois se joindre à leur compagnie. Alors, après avoir pressé Godefroy sur son cœur et baisé la main si jolie de miss Hazel, il se plaignait doucement, le bon vieillard, d'avoir été changé par des temps mauvais, et de n'être plus assez aimable pour se mêler à leurs causeries et à leurs jeux.

N'oublions pas de dire que ce fut à peu près vers ce même temps que Godefroy avait pris un goût si vif à l'interprétation de Shakspeare, aidé des lumières de miss Hazel, que les instants qu'il pouvait donner à cette lecture dans la journée ne lui suffisaient plus. Le soir, quand tout dormait au château, il s'en allait trouver la jeune gouvernante, qui veillait d'ordinaire toute seule dans le petit salon d'étude de son élève, et là, jusqu'à ce que le sommeil en appesantissant ses paupières vint lui commander de se retirer pour prendre enfin un peu de repos, il expliquait quelques scènes, souvent même quelques actes du plus grand poète de l'Angleterre, je pourrais même dire du plus grand poète du monde, si je ne craignais de paraître un amateur outré des Anglais. Miss Hazel n'avait pas consenti sans peine à ce désir inconsidéré de son ami ; mais enfin elle avait cédé à l'ardeur studieuse qui le dévorait. Ce fut toutefois une faute, une grande faute même contre les convenances... mais les pauvres enfants l'expient si chèrement, cette faute, que pas un de nous assurément ne trouvera dans son cœur assez de force pour les condamner.

II.

Il y avait près d'une année que cette union et cette félicité duraient, et rien jusqu'alors n'avait paru menacer d'une fin sombre et prochaine ce calme harmonieux dans lequel ils vivaient, quand tout à coup un milan vint se précipiter sur nos aleyons endormis mollement sur la vague... quand tout à coup un noir aspic, la calomnie, se glissa avec son venin dans le nid de la tourterelle et la mordit au cou.

Un jour donc, à midi, on était à table, à dîner, suivant le vieil usage, et madame de N*** disait : « Il y a bien longtemps qu'Enguerrand ne nous a donné de ses nouvelles. Cette nuit je rêvais à lui, je le voyais, je l'appelais... Mais lui, au lieu de m'écouter, s'enfuyait... Il avait les mains tachées de sang, du moins cela me semblait à la lueur de la lune, et il traînait après lui quelque chose de pâle et d'inanimé... Oh ! mon Dieu ! pourvu que ce rêve ne soit pas un fâcheux présage et ne veuille pas me dire qu'il me faudra pleurer la perte d'un fils !... Que la volonté de Dieu soit faite !... Mais ce sera bien aussi votre faute, monsieur de N*** : c'est vous qui l'avez voulu, vous seul... Je sais bien qu'il n'était pas bon ; mais l'armée, est-ce donc une école à rendre meilleur ? Triste condition que celle d'une mère qui a des fils à la guerre !... Que de nuits sans sommeil !... Voici trois ans bientôt qu'il est parti, mon pauvre Enguerrand... et je ne l'ai pas revu, et Dieu sait s'il me sera jamais donné de le revoir !... »

En prononçant ces tristes paroles, madame de N*** s'était de plus en plus attendrie, et depuis un instant

elle tenait sa tête inclinée pour cacher ses yeux qui s'étaient tout remplis de larmes, quand soudain le galop d'un cheval se fit entendre dans la cour. On n'attendait personne du dehors au château ; Godefroy se leva et s'approcha de la fenêtre pour voir qui ce pouvait être que ce cavalier ; et fixant aussitôt son regard avec une attention extraordinaire : « Un jeune homme en habit militaire, dit-il... un hussard... il descend de cheval... Grand Dieu ! ne pleurez plus, ma mère !... oui, béni soit le ciel ! c'est mon frère... c'est Enguerrand !... »

A peine Godefroy avait-il jeté ce cri, qu'on entendit quelque fracas dans l'escalier, un bruit de sabre et d'épérons, et qu'un grand jeune homme, en costume de sous-lieutenant de cavalerie, se précipita avec armes et bagages dans la salle.

Je n'essayerai pas de peindre le brusque passage de la disposition chagrine où était madame de N*** à la joie, aux transports maternels les plus doux. C'est un spectacle touchant, qu'il faut voir et non pas décrire, que celui de l'émotion délicieuse d'une mère au retour inattendu, inespéré, d'un fils dont elle a compté tant de fois par des pleurs la longue absence. La mémoire d'une mère est oublieuse du mal ; elle est même ingénieuse à oublier, et madame de N***, dans son ivresse, ne se ressouvenant plus du passé, épuisa son trésor de tendresse et d'amour sur Enguerrand... Enguerrand, ce fils détestable, ce fléau du ciel, dont l'enfance et la jeunesse terribles n'avaient été pour elle qu'une suite de tourments et de douleurs.

L'accueil de M. de N*** fut plus sévère. Tout bas cependant il ne put se défendre d'un mouvement de satisfaction et d'orgueil à la vue du changement qui s'était opéré dans l'extérieur de son premier-né : l'adolescent s'était fait homme, et homme solide ; l'incroyable, l'efféminé, un homme de guerre accompli. Cet élan paternel toutefois n'était pas non plus sans mélange : un sentiment indéfini de répulsion et d'effroi venait en contrarier l'essor. Le vieux gentilhomme, qui avait servi jadis dans les dragons rose et vert-pomme, sous M. de Florian, s'épouvantait de l'air âpre et révolutionnaire de ce soldat moderne, aux manières rudes et gauloises, avec sa peau brûlée par le soleil, ses moustaches énormes et pendantes, sa mine sauvage inondée d'une crinière épaisse de cadettes et de tresses poudrées et garnies de plomb.

Aussitôt son arrivée, Enguerrand avait pris place à table, où deux domestiques s'étaient mis à le servir avec l'activité de deux canonnières sous le feu de l'ennemi ; et, tout en dévorant comme on dévore après une longue traite, et répondant aux questions empressées de sa mère, il conta mille choses sur le premier consul, sur la guerre, sur sa propre vie, ses campagnes, et comment, revenant d'Italie et traversant la France avec son régiment pour se rendre en

Souabe, il avait obtenu la permission de venir passer quelques jours dans sa famille.

Au dessert, M. de N***, pour fêter le retour de l'enfant prodigue, fit apporter une bouteille d'un vin qu'il réservait pour les plus grands jours ; et, comme on allait se lever pour passer au salon, Enguerrand dit à son jeune frère :

« Veux-tu venir avec moi faire un tour de jardin, nous devons avoir bien des choses à nous dire, nous causerons ?... » Godefroy y consentit volontiers, et il semblait, marchant à la suite du robuste hussard, un de ces jeunes pages blancs, minces et roses, qui, pour apprendre les belles manières de la chevalerie, accompagnaient les grands pourfendeurs du bon vieux temps.

Enguerrand avait, en effet, à causer, une question à adresser qui le talonnait ; et cette question, d'une si grande urgence, à peine avait-il mis le pied dehors qu'il la fit.

« Quelle est donc, dit-il avec l'accent languissant d'un homme qui affecte quelque indifférence, cette jeune personne qui se trouvait à table avec nous près de notre mère ? »

— C'est la gouvernante et préceptrice de notre sœur, répondit Godefroy ; une jeune Anglaise...

— Une Anglaise !... fit le sous-lieutenant, lançant dédaigneusement une bouffée de son cigare, — car il fumait, — mauvaise race !... elle est gentille... mais son petit air béni et pincé me déplaît... C'est égal, on lui dirait bien deux mots. Mais tiens, soyons francs, mon ami, nous devons avoir déjà quelque droit de cité dans ces parages ?

— Miss Hazel, mon frère, dit, un peu troublé, mais avec douceur, Godefroy, est une personne honnête et tout à fait digne de nos respects... »

A cette apologie, Enguerrand se prit à sourire et laissa tomber sur son frère un regard plein d'incrédulité et de malice ; puis, quand il fut remis de cet épanouissement :

« Ah ! l'Anglaise est une mijaurée, s'écria-t-il, c'est bien, nous tâcherons de la mettre au pas. »

En disant ces vilaines paroles, très-satisfait de lui-même, le jeune officier fit un demi-tour sur ses talons, et se mit à faire pirouetter entre ses doigts une baguette, que, par habitude de porter la cravache, il avait cueillie en passant le long d'une haie.

Godefroy avait fait de son mieux pour n'en laisser rien voir, mais il avait le cœur froissé. La façon légère dont son frère venait de parler d'une jeune fille à laquelle il n'avait jamais songé, lui, qu'avec les idées les plus éthérées et les plus suaves, avait jeté un grand trouble dans son âme. Il était là dans la douleur et l'effroi d'un pauvre ermite qui, au retour d'un long pèlerinage, retrouve sa cellule profanée, et sa vierge brisée et trainée hors du sanctuaire.

III.

Fidèle à ce qu'il s'était promis tout bas et à sa théorie générale, Enguerrand ne tarda pas à commencer ses attaques contre la belle étrangère ; mais le guerrier ne remportait aucune palme, ne ceignait son front d'aucun laurier. Miss Hazel pouvait elle être miséricordieuse pour des lieux communs et des hardiesses de fanfaron ! C'était chez elle plutôt un mouvement répulsif qu'un sentiment raisonné ; c'était la peur de la fauvette à la vue du chasseur. Mais Enguerrand n'était pas homme à se décourager pour si peu. L'esprit soutenu par cet aphorisme vulgaire, qu'il n'y a de seigneurs en amour que les audacieux, sans cesse il revenait à la charge avec l'obstination de ces champions farouches qui, à chaque blessure, se contentent de changer d'armes ; qui, à chaque chute, se relèvent et ne désespèrent qu'à la mort. Nous ne suivrons pas toutefois le pauvre insensé dans ses escarmouches fâcheuses ; nous le laisserons essuyer une à une ses défaites, et nous en viendrons droit au coup décisif rigoureusement nécessaire pour l'enchaînement et la clarté de cette histoire.

Le matin, Enguerrand était allé à la ville, à Paris, pour y séjourner, pensait-il, deux ou trois jours ; et Godefroy, voulant profiter de l'absence de son frère pour reprendre ses lectures du soir, s'était rendu auprès de miss Hazel. Il pouvait être onze heures environ, ils expliquaient *Othello*, et ils en étaient arrivés à cette magnifique scène, d'une vérité effroyable, où, le cœur ulcéré par la jalousie, le farouche More s'écrie, après le départ de l'honnête Iago :

I had rather be a toad,
And live upon the vapour of a dungeon,
Than keep a corner in the thing I love,
For others' uses!...

Et leurs âmes, étrangères encore à tout sentiment excessif, s'étonnaient devant l'énergie de ce passage et la sauvagerie d'une aussi terrible expression, lorsqu'ils entendirent subitement dans le corridor des pas qui s'approchaient... puis une main se poser sur la serrure. Godefroy n'eut que le temps de se lever et de se jeter dans la chambre voisine ; et à peine avait-il refermé doucement la porte, qu'il lui sembla reconnaître la voix d'Enguerrand. Sa surprise fut grande : Enguerrand de retour au château, Enguerrand auprès de miss Hazel!... Et, prêtant l'oreille pour chercher à comprendre ce qui se passait, il entendit assez distinctement son amie qui disait :

« Ce n'est pas bien, monsieur, de venir troubler

aussi brusquement une femme qui demande à la nuit un peu de paix et de silence pour l'étude.

— Pourrait-on avoir tort de chercher à vous voir, belle miss ! répondait Enguerrand ; jamais empressement ne fut plus excusable.

— Je vous en prie, monsieur, retirez-vous.

— Me retirer... non, belle miss, je ne me donnerai pas ce désappointement.

— Voudriez-vous m'obliger à m'éloigner moi-même?... »

— Non, madame, ne sortez pas, n'appellez pas au secours, reprenait Enguerrand en essayant de trouver un sourire. »

La contenance froide et sévère de miss Hazel avait glacé sa résolution. Après un instant de silence et d'hésitation, il ajouta :

« Je mets à vos pieds mon obéissance... Adieu, madame... mais croyez bien que je n'ai jamais été traité aussi inhumainement que vous me traitez depuis huit jours, et que je me vengerai... » Et sur cette menace, dite d'une façon cruelle, il sortit.

Miss Hazel courut ouvrir aussitôt à Godefroy.

« Venez, venez vite, mon ami, lui dit-elle... »

— Ah ! il est donc parti, enfin, l'impudent!...

— Avez-vous donc entendu, mon ami ?

— Si j'ai entendu!... Ah ! miss, combien j'ai souffert!... Tenez, ma main tremble... mon front est tout baigné de sueur... »

Godefroy était dans la plus vive émotion. Ce cœur tendre venait tout d'un coup d'être initié à la violence ; et si le pauvre enfant eût pu reprendre alors la lecture d'*Othello*, la passion sauvage du More, qui tout à l'heure étonnait sa placidité et lui paraissait démesurée, il l'aurait assurément trouvée incolore et trop fade.

« Écoutez, lui dit miss Hazel... et quand M. Enguerrand sera rentré chez lui, vous sortirez avec précaution pour regagner votre appartement. Mais promettez-moi, je vous en supplie, que vous ne ferez rien qui puisse laisser voir que vous n'ignorez pas la démarche inconvenante de M. votre frère... Oh ! mon Dieu, que je ne sois pas l'occasion de quelque trouble entre vous!... »

En ce moment, pour leur effroi commun, ils entendirent de nouveau des pas à la porte ; mais cette fois on ne porta pas la main sur la clef, et, au lieu de s'approcher, les pas peu à peu s'éloignèrent... Miss Hazel crut reconnaître la marche d'Enguerrand ; et, prêtant l'oreille pour chercher à distinguer de quel côté le bruit se dirigeait, Godefroy entendit heurter doucement à la porte de sa mère... cette porte s'ouvrir... se refermer... puis l'écho retentissant dans les vastes salles s'éteindre, et tout redevenir silencieux.

Or, voici ce qui s'était passé. Enguerrand, quittant miss Hazel, était entré chez son frère. Voulait-

il lui annoncer son retour inattendu; voulait-il lui confier sa fraîche mésaventure, et donner cours à son ressentiment contre miss Hazel, je ne sais... car, bien qu'il eût cherché à cacher sous des dehors assez braves sa déconvenue, il était blessé profondément. Quoi qu'il en fût, l'absence de Godefroy était venue ajouter à son trouble, et la coïncidence de cette absence avec les deux sièges qu'il avait remarqués près de la table, et certain bruit qu'il avait cru ouïr dans la pièce voisine du salon d'étude de la gouvernante, jetant tout à coup dans son esprit un trait de lumière, il était revenu épier à la porte pour voir si les soupçons qu'il commençait à former ne se confirmeraient pas. Et ayant entendu alors distinctement la voix de Godefroy et de miss Hazel, frappé, atterré, avec une expression cruelle il s'était dit :

« Ah ! je suis donc joué ! C'est bien, miss Hazel... c'est bien, monsieur mon frère !... »

Puis, au même instant, une pensée affreuse se faisant jour à travers les replis de son âme, il était allé frapper cauteleusement à l'appartement de sa mère.

IV.

Ce qui s'était passé dans le salon d'étude de miss Hazel, la démarche hardie d'Enguerrand, sa menace de vengeance, car il était homme à faire une mauvaise action, et surtout le chagrin que son amie en ressentait, avaient laissé Godefroy dans une grande agitation. Sa paupière n'avait pu se clore que fort avant dans la nuit ; et quand le lendemain il s'éveilla, le soleil dorait déjà tout un côté de la chambre, et venait à travers les rideaux écartés de son lit chercher son regard alourdi pour l'éblouir. Godefroy se leva bien vite, ouvrit sa croisée ; à gauche, les nuages de l'horizon étaient roses ; tout présageait une délicieuse journée... La grive jetait les dernières notes de son chant, l'alouette redescendait du ciel, et de toutes parts dans la campagne succédait aux premières rumeurs du jour le bruit des chariots et des travaux rustiques... Au château,

il y avait un mouvement, une activité inaccoutumée à cette heure, qui ne tardèrent pas à frapper l'attention de Godefroy, et à plusieurs reprises ayant cru reconnaître un bruit de pleurs et de gémissements qui arrivait jusqu'à lui, il sortit précipitamment de sa chambre.

Dans le corridor sombre qui serpentait à travers les appartements comme un sentier naturel dans l'épaisseur d'un bois, Godefroy rencontra sur son chemin un vieux domestique, honnête homme, qui avait vieilli dans la maison.

« Il m'a semblé entendre des plaintes... Est-ce toi, mon bon Michel, qui pleure ? lui dit-il.

— Non, monsieur Godefroy, ce n'est pas moi qui

pleure. En disant cela, le bonhomme détournait la tête pour cacher son chagrin ; c'est la pauvre miss Hazel qui nous quitte.

— Miss Hazel qui nous quitte?... répéta Godefroy avec surprise et terreur. Que veux-tu dire ?... »

Et sans plus l'écouter, hors de lui-même, il courut à l'appartement de la gouvernante.

La jeune Anglaise était tout en larmes, entourée de valises à demi fermées.

« Qu'avez-vous donc, chère miss ? Pourquoi pleurer ? lui demanda Godefroy d'une voix douce et caressante que l'émotion oppressait.

— Je suis chassée... monsieur Godefroy, chassée... comme une malheureuse... et je pars !...

— Vous, chassée... redit Godefroy, devenu pâle comme la mort ; non, non, c'est impossible, miss

Hazel !... On ne chasse que les misérables !... cela ne se peut pas !

— Hélas ! mon ami, cela n'est que trop vrai... Hier au soir nous avons été entendus pendant que nous lisions... et ce matin, au lever du jour, madame votre mère m'a fait appeler près d'elle, et, avec une sévérité dont je suis encore toute tremblante, elle m'a dit que j'étais une hypocrite... que je l'avais trompée, et que j'eusse à quitter le château sur-le-champ. »

La désolation de miss Hazel, à mesure qu'elle avait parlé, était devenue plus touchante, et la pau-



vre enfant, pour cacher son désespoir, appuyait sa tête sur l'épaule de son ami. Godefroy, anéanti et sans force, fléchissait sous le poids de sa propre douleur; ses lèvres étaient blanches, sa bouche serrée et muette... Mais enfin rappelant un peu à lui son courage :

« Nous avons été entendus ensemble hier au soir, dit-il tout à coup avec énergie, et par qui?... Eh! qui l'a dit à ma mère, miss, je vous le demande?... Si ce n'est ce méchant que je pense et qui vous laissa en vous jetant ses menaces... Cela est bien noir, miss Hazel, cela est bien indigne!... Mais calmez-vous, miss, tout n'est pas perdu encore. Je vais aller me jeter aux pieds de ma mère... Ma mère, qui est si bonne, je l'implorerai si bien; je lui parlerai avec tant de vérité et d'instance qu'il faudra bien qu'elle m'écoute, qu'elle me croie, qu'elle nous pardonne... Non, non, miss, allons, courage, relevez votre front... Non, non, croyez-moi, miss, ma mère m'entendra... »

Disant cela, Godefroy avait dégagé tout à coup ses mains des mains de miss Hazel qui cherchait à le retenir; et l'ayant conduite près d'un siège où elle prit place à demi morte, il sortit.

Le pas assuré, le visage presque remis, le généreux enfant arriva devant sa mère, tant il avait espoir en la bonté de sa cause; mais madame de N***, habituellement d'un abord si affable, était froide et sévère. Godefroy sentit son cœur se glacer, cesser de battre... Cependant, se jetant aussitôt à ses genoux, d'une voix faite pour la prière, il lui dit :

« Comment, ma mère, vous si bonne, avez-vous pu croire un seul instant à la culpabilité de miss Hazel?... Ah! ma mère, vous l'avez traitée bien durement!... Je ne sais pas les rapports qu'on vous a faits et je ne souhaite pas de les savoir; je ne sais pas qui les a faits, et je demande à Dieu de l'ignorer toujours... mais je puis vous le jurer, ma mère, par tout ce qu'il y a de plus sacré, par votre amour, par l'amour que je vous porte, qu'on vous a trompée... Que miss Hazel est toujours digne de votre tendresse et de nos respects!... »

— Vous auriez pu vous dispenser, monsieur, de m'apporter ces nouvelles lumières, et me faire l'honneur de me croire suffisamment éclairée lorsque j'agis, lui répondit madame de N*** avec fermeté; puis, après un instant de silence, elle ajouta : Certaine de vos sentiments, m'y abandonnant avec confiance, je vous avais laissé une liberté douce et grande, et vous avez abusé de cette liberté... C'est mal, monsieur Godefroy, c'est extrêmement mal!... Je ne veux pas vous gronder, mais je vous déclare qu'autant j'ai été bonne et facile, autant je demeurerai inexorable.

— S'il était mérité, un châtement de votre main, ma mère, croyez-le bien, me serait doux... Mettant

à vos genoux ma résignation, je n'élèverais pas ainsi la voix en ma faveur, je ne viendrais pas me faire le défenseur d'une fille coupable et que vous auriez repoussée avec justice. Mais de grâce, je vous le dis, ma mère, il n'en est rien! Le seul tort que j'ai eu, et sur lequel reposé sans doute tout ce malheur, c'est d'avoir passé quelques instants le soir à lire les livres anglais de miss Hazel et sous ses yeux... Voilà toute notre faute, ma mère; et si elle est grave, et si vous devez nous punir, que cela tombe sur moi seul, car ce fut moi seul qui le voulus, car ce fut bien contre son gré que j'obtins de miss Hazel cette faveur.

— Qu'il en soit ce que vous dites, monsieur, je me plais à le croire; mais cela, vous le comprendrez bien, ne saurait rien changer à ma résolution, ne saurait rien changer à ce qui est fait. Miss Hazel s'est placée sur un terrain trop glissant pour qu'il y ait sûreté à l'y laisser davantage. La démarche même que vous faites auprès de moi en ce moment, et qu'elle n'ignore pas sans doute, suffirait d'ailleurs pour me détourner de toute idée de clémence; car un pardon donné à votre intercession ne ferait que vous livrer plus encore le cœur de cette jeune fille. Ainsi, n'espérez rien; il est des instants où toute indulgence serait coupable et pourrait devenir un encouragement. Allez, mon fils, relevez-vous, prenez courage; et si vous perdez l'affection d'une jeune fille, il vous restera l'affection plus durable d'une mère, et celle-ci à toujours ne vous manquera pas. »

Madame de N***, qui d'abord s'était montrée si insensible, avait peu à peu perdu de sa force au contact de la douce faiblesse de son fils. Godefroy n'avait pas été sans le voir, et pour porter un dernier coup à cette résistance ébranlée, il s'était approché de M. de N***, qui avait assisté silencieux à toute cette scène, et dont le cœur y avait certainement pris beaucoup de part.

« Mon père, lui dit-il en lui baisant les mains tendrement, mêlez, je vous en supplie, votre voix à la mienne, aidez-moi, de grâce, à fléchir la rigueur de ma mère; ne souffrez pas, au nom du ciel, qu'une fille honnête soit chassée honteusement de votre maison pour une faute qui ne vient que de moi et qui ne doit retomber que sur moi seul!... Enfin, il vaudrait mieux, n'est-ce pas, mon père, plutôt que d'être injuste envers cette noble fille, que je partisse, moi... si vraiment il y a quelque danger à ce que nous soyons tous deux ici! »

Le bon vieillard, serrant Godefroy dans ses bras affectueusement, et jetant sur madame de N*** un regard qui voulait dire, Allons, soyons encore indulgents une fois dans la vie, répondit :

« Que voulez-vous, mon fils; puis-je entreprendre sur les volontés de votre mère?... Je ne nie pas

que vous n'avez commis une faute ; mais je crois bien aussi qu'à votre place j'eusse fait de même ; et surtout que ma mère n'eût pas résisté comme la vôtre à ma franchise et à mes larmes... »

A ces paroles, Godefroy, se détachant des bras de son père, était venu de nouveau s'agenouiller devant madame de N*** :

« Vous l'entendez, ma mère, s'écriait-il ; vous ne me refuserez pas !... Grâce, au nom du ciel, grâce pour miss Hazel !... »

La pauvre mère ne tenait plus dans son rôle de juge inflexible ; sa bouche allait sans doute s'ouvrir pour laisser tomber le pardon, quand le malheur voulut qu'Enguerrand, son fils aîné, le pervers auteur de tout ceci, entrât ; et cette arrivée lui ayant donné le temps de se remettre, elle dit plusieurs fois avec une force toute nouvelle :

« Assez, monsieur, assez, je ne céderai pas. »

La présence de son frère avait tout perdu. Godefroy le comprit, se releva, et s'éloigna en silence, le visage couvert de ses deux mains pour cacher les marques trop visibles de sa douleur.

V.

Miss Hazel, qu'il alla retrouver tout de suite, était un peu plus calme. « J'ai prié, lui dit-elle, cela m'a soulagée... j'ai pensé à l'infortune d'Agar, cette pauvre femme chassée avec son enfant et mourante dans les solitudes du désert, et j'ai remercié Dieu de n'avoir pas porté sur moi une main plus pesante. Maintenant j'aurai du courage, mon ami ; ne craignez rien, ne tremblez pas ainsi ; je sais mon sort, je le lis dans vos regards, je m'y attendais ; tenez, voyez plutôt, tout est prêt ; mes valises sont fermées, et j'ai déjà sur moi mon manteau de voyage... »

— Rien, rien, miss Hazel, répétait Godefroy, dans une profonde affliction, je n'ai pu rien obtenir de ma mère !... et c'est moi, mon amie, qui suis la cause de votre perte !

— Perdus l'un pour l'autre peut-être !... mais je ne suis pas perdue, moi ! non, Godefroy, non !... Je vais retourner en Angleterre, dans ma belle patrie, et j'y trouverai sans doute à monter de nouveau l'escalier d'autrui... Dieu veuille toutefois que chez ces nouveaux maîtres la pauvre servante ait un sort plus heureux !...

— Votre résignation me déchire, dit Godefroy tout éploré ; mais tenez, miss, écoutez-moi : je sens bien maintenant, à tout ce qui se passe dans mon âme, que c'était plus que le lien de l'affection qui m'attachait à vous, que c'était de l'amour ! un amour timide, mais grand et véritable... Eh bien ! à la femme qu'on aime, quand on a attiré sur elle le malheur, on lui doit réparation... et la seule qui soit

en mon pouvoir, puisqu'il ne m'a pas été permis de partir à votre place, c'est de partager votre sort... c'est de vous suivre, miss... et je vous suivrai !...

— Me suivre, vous, Godefroy !... y songez-vous, mon ami ?... vous quitteriez ainsi votre mère !...

— Ah ! par pitié, miss Hazel, ne m'ôtez pas le peu de courage qui me reste !... non, plutôt, laissez-moi tout entier à mon dessein... Oui, c'est cela... vous prendrez la voiture pour Boulogne ; vous vous ferez descendre en chemin à Beauvais, et dans trois jours, miss, trois jours au plus tard, je serai près de vous !

— Non, non, Godefroy, votre pensée est effrayante !... N'ajoutons pas à notre faute une faute plus grande encore !...

— Que mon âme périsse, miss Hazel, plutôt que de vivre éloigné de vous ! » répondit Godefroy, avec une résolution et une énergie dont quelques heures auparavant personne au monde ne l'eût soupçonné capable... Mais en ce moment entra le vieux domestique : il venait offrir à la pauvre gouvernante ses derniers services, et lui dire que la voiture pour le départ l'attendait dans la cour.

Alors les deux enfants se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et s'embrassèrent longtemps, tendrement, avec désespoir...

Michel s'était tourné vers la muraille, et pleurait abondamment comme eux... il avait mis sur leurs têtes tant d'attachement, le bon vieillard.

Puis enfin Godefroy s'arracha des bras de son amie en lui disant tout bas : « Dans trois jours, à Beauvais, j'y serai... »

— Je ne sais pourquoi, je n'en ai pas l'espérance, dit tristement la poétique miss Hazel ; notre amour est trop pur, ami, pour qu'il demeure terrestre... Non, adieu, à là-haut... »

Godefroy alors tout chancelant s'éloigna pour ne pas assister au départ... Ce spectacle l'aurait trop affligé.

VI.

Dès qu'il fut séparé de son amie, le pauvre jeune homme tomba dans une grande faiblesse. Le courage factice qui l'avait soutenu, et qu'il devait à la présence de l'objet si touchant de ses amours et à la situation passionnée qui l'entraînait, se retira subitement de lui. Il était comme une plante d'un autre ciel, délicate et frileuse, qui vient de perdre son dernier rayon de soleil ; il lui semblait que son âme s'était exhalée. Abattu, ne sachant que faire de lui-même au milieu du vide qui l'entourait, il se jeta sur son lit, appelant l'oubli et le sommeil ; mais l'oubli refuse son onde bienfaisante à ceux qui souffrent, et le sommeil est le partage des heureux... l'oubli et

le sommeil ne vinrent pas. Loin de là, les sentiments les plus divers l'assaillirent : crainte, espoir, remords, colère, indignation, amertume... Il avait beau secouer une à une ces pensées fatigantes plus nombreuses que les secondes qui s'écoulaient, elles se succédaient comme la vague à la vague, et s'attachaient à son esprit fugitif comme la poussière s'attache aux sandales du pèlerin. Une surtout revenait sans cesse plus acharnée, c'était l'idée de la détestable action de son frère... traitement cruel que miss Hazel, que lui-même avait si peu mérité!... et alors il se demandait si les méchants ne vivent pas sur l'impunité que les âmes honnêtes leur laissent, et si la délation et la trahison de son frère n'auraient pas leur châtiement... Mais vite il disait à son cœur qui battait plus fort de se taire, et reculait devant tout projet de vengeance, comme un enfant recule à l'aspect d'un masque hideux.

La matinée tout entière, il la passa ainsi dans le découragement et la tristesse. Michel, dans l'après-midi, vint lui dire de la part de sa mère qu'il y aurait au dîner quelques gens du voisinage, et qu'elle espérait qu'il ne s'abstiendrait pas de paraître, comme il avait fait au déjeuner. Godefroy demanda au vieillard s'il avait quelques nouvelles de la pauvre renvoyée; mais Michel, avec regret, lui répondit que la voiture qui avait été la reconduire n'était pas encore de retour.

La bonne visite de Michel, longue et affectueuse, ayant rendu un peu de calme à Godefroy, il se mit alors à faire quelque choix dans ses papiers, dans ses livres... à réunir son argent et ses bijoux, afin de se trouver prêt quand viendrait l'heure de se rendre où son amour, où son devoir, du moins le pensait-il, l'appelait.

Au dîner, il y eut en effet quelques étrangers du voisinage. Godefroy se félicita de cette circonstance, qui lui permit de rester un peu à lui-même. Quoiqu'il évitât de trouver Enguerrand sous son regard, sa présence néanmoins le froissa, le gêna; mais cette souffrance était si intérieure, que personne ne la soupçonna, pas même sa mère.

Après le dîner, on passa au salon suivant l'usage; et la conversation, qui à table avait été très-animée, se poursuivit alors avec une nouvelle chaleur. Mais pas un mot ne fut prononcé sur miss Hazel, mais pas un mot pénible ne fut adressé à Godefroy. Jamais au contraire M. de N***, jamais sa mère ne lui avaient prodigué publiquement tant de d'amour et de caresses. La bonté naturelle de madame de N*** avait déjà repris sa place, son rôle de juge était fini; elle n'était plus que mère, et pauvre mère cherchant à se faire pardonner la rigueur d'une sentence.

A neuf heures tout le monde était parti, tous les causeurs avaient disparu comme leurs paroles, et à dix heures, après les tendres adieux du soir, Enguer-

rand et Godefroy, ayant pris chacun un flambeau, se retiraient de la chambre de leur mère.

Marchant silencieusement aux côtés l'un de l'autre, ils traversèrent plusieurs pièces; mais comme ils entraient dans une galerie où se trouvaient quelques portraits de famille, quelques vieux instruments de guerre, et çà et là des trophées de casques et d'armures, Godefroy dit à Enguerrand, — hélas! trop fâcheuses paroles :

« Savez-vous, monsieur, que vous êtes un homme bien méchant!.. »

— Et vous, monsieur, un jeune impertinent, riposta celui-ci après avoir fait attendre assez longtemps sa réponse.

— Quoi, monsieur, n'avez-vous donc pas l'âme déchirée, lui répliqua Godefroy avec feu, d'avoir ainsi, par une basse vengeance perdu l'honneur d'une pauvre fille, sa carrière, son avenir, sa vie peut-être?.. Ah! mon frère, il faut l'avouer, vous vous êtes préparé ici de bien grands remords!

— Elle n'a, l'hypocrite, que ce qu'elle a mérité, reprit Enguerrand; et vous-même, monsieur, n'êtes-vous pas honteux du rôle que vous m'avez laissé jouer, moi votre frère, moi votre aîné!.. Je ne suis pas méchant, et si vous étiez venu à moi d'abord, et m'eussiez dit avec franchise : « Tiens, mon frère, cette femme est aimée de moi secrètement; je t'en prie, ne nous trouble pas... » je sais trop ce qu'on se doit mutuellement... Mais bien loin de là, vous m'avez fait entendre que cette fille était à qui pourrait toucher son cœur, à qui pourrait la séduire... Et tandis que vous filiez le parfait amour avec elle, je faisais, moi, des tentatives ridicules, je vous servais de risée... Moi, servir de risée à mon jeune frère, cela est un peu dur, n'est-ce pas. »

Godefroy avait supporté bien impatiemment ce langage insidieux, et quand il put placer une phrase à travers les gestes et les plaintes d'Enguerrand, il lui dit :

« Vos suppositions, monsieur, sont gratuites et blessantes. Je sais respecter chez autrui, comme chez moi-même, le sentiment de l'honneur. Je sais respecter la maison de mon père, et à moins que l'amour ne l'élève jusqu'à moi, jamais, monsieur, je ne descendrai jusqu'à une fille à gages, abusant du prestige de mon rang, de ma position meilleure, pour faire bon marché de sa faiblesse... Jamais, monsieur, jamais miss Hazel n'a été exposée à mes poursuites... jamais miss Hazel n'a eu à rougir pour moi!

— Miss Hazel n'a jamais été votre maîtresse!... et vous dites cela à moi!... Tiens, misérable, voilà pour en avoir menti!.. »

Enguerrand, qui s'était de plus en plus animé et troublé (il était si sujet à la colère), avait frappé son frère à la joue. Mais Godefroy, se redressant avec

énergie, et faisant le geste d'un homme que l'outrage réduit au désespoir, s'écria :

« Ah ! c'en est trop !... tant pis, monsieur, tant pis, c'est vous qui l'aurez voulu !... Vengeance donc, vengeance !... » Et courant à la muraille, il en détacha une épée, et revint se jeter sur le fer qu'Enguerrand lui présentait ; car celui-ci avec promptitude avait suivi son mouvement.

La faible lueur de deux bougies dispersait mal les ténèbres de cette salle immense ; la main de Godefroy était faible et inhabile ; son emportement d'ailleurs l'égarait ; ses coups étaient fous et désespérés... Aussi Enguerrand, avec les avantages de sa taille, sa force, l'adresse qu'il avait acquise, n'eut-il pas de peine à se rendre maître du fer d'un champion si novice.

Chaque attaque était parée avec un aplomb et une élégance qui, dans une circonstance moins triste, eussent été chose ravissante à voir ; mais à la fin, Godefroy, se perdant au milieu de ses propres dégagements et de ses feintes ; et se précipitant brusquement à fond, rencontra la pointe de son adversaire.

« Je suis touché, touché à mort !... » fit courageusement le pauvre enfant. En effet, la lame avait pénétré dans la poitrine, un peu au-dessous du cœur, puis il ajouta d'une voix qui déjà s'éteignait : « Emportez-moi, de grâce... Cachez-moi, mon frère... cela ferait trop de peine à notre mère !... »

Mais Enguerrand, épouvanté d'un coup si funeste qu'il avait été si loin de prévoir, égaré, désespéré, s'était déjà enfui. Certes, tout mauvais homme qu'il était, il n'avait pu souhaiter à son frère un pareil malheur.

S'appuyant sur son épée, Godefroy fit encore quelques pas pour se traîner jusqu'à la muraille... ; mais épuisé par ce dernier effort, il tomba, renversant dans sa chute une des armures qui étaient là debout, sans leurs chevaliers ; qui étaient là, débris d'une loyauté antique, témoins passifs et muets d'un combat déplorable et inégal !

Le bruit de leurs voix, de leurs pas, de leur fer ; la chute de Godefroy et de l'armure, avaient été entendus de M. et madame de N*** ; ils accoururent dans un pressentiment effroyable, pénétrèrent dans la galerie, et là, à la clarté incertaine des flambeaux,

ils aperçurent sur le plancher le corps de Godefroy étendu sans vie et baigné dans son sang.

A cette vue, le noble et malheureux vieillard se cacha le visage dans ses mains, sous ses longs cheveux blancs... et la pauvre mère jeta un cri qui n'a pas cessé de retentir sous ces voûtes...

Comme l'infortuné Godefroy avait encore à la main son épée qu'il avait étreinte dans un dernier mouvement convulsif, on eut un instant la pensée que le pauvre enfant s'était donné la mort... Mais une autre épée, et celle-là avec sa lame ensanglantée, ayant été trouvée un peu plus loin, une pensée plus horrible encore vint à succéder à cette première pensée qui n'a pas de nom dans la bouche d'un père..., qui n'a de nom que dans le langage austère de la loi.

Ce triste événement eut lieu dans les premières années de ce siècle, quelque temps après le retour de l'émigration de la famille de N***, ainsi que nous l'avons déjà dit. Comme alors la noblesse vivait assez à l'écart, et que d'ailleurs il y avait un grand mouvement et une grande perturbation dans le pays et dans les familles, la disparition du jeune Godefroy, qui avait été enterré secrètement la nuit même de sa mort, fut d'abord à peine remarquée. Des parents, des amis intimes essayèrent bien quelques questions à cet égard, mais ils n'obtinrent que des réponses vagues et contradictoires. Et, plus tard, quand on eut vu que cet absence n'avait point de terme, attendu la grande consommation d'hommes qui s'était faite, on supposa facilement que le jeune de N*** avait trouvé la mort dans un complot, dans une mission secrète ou sur le champ de bataille. Mais rien de tout cela, comme nous venons de le voir, n'était juste, et sans l'indiscrétion tardive de quelques valets, ce sombre écheveau sans doute n'eût jamais été débrouillé.

Quant à miss Hazel, après avoir attendu vainement quinze jours à Beauvais, elle se dit, tant la pauvre Anglaise avait une grande foi dans l'amour de Godefroy :

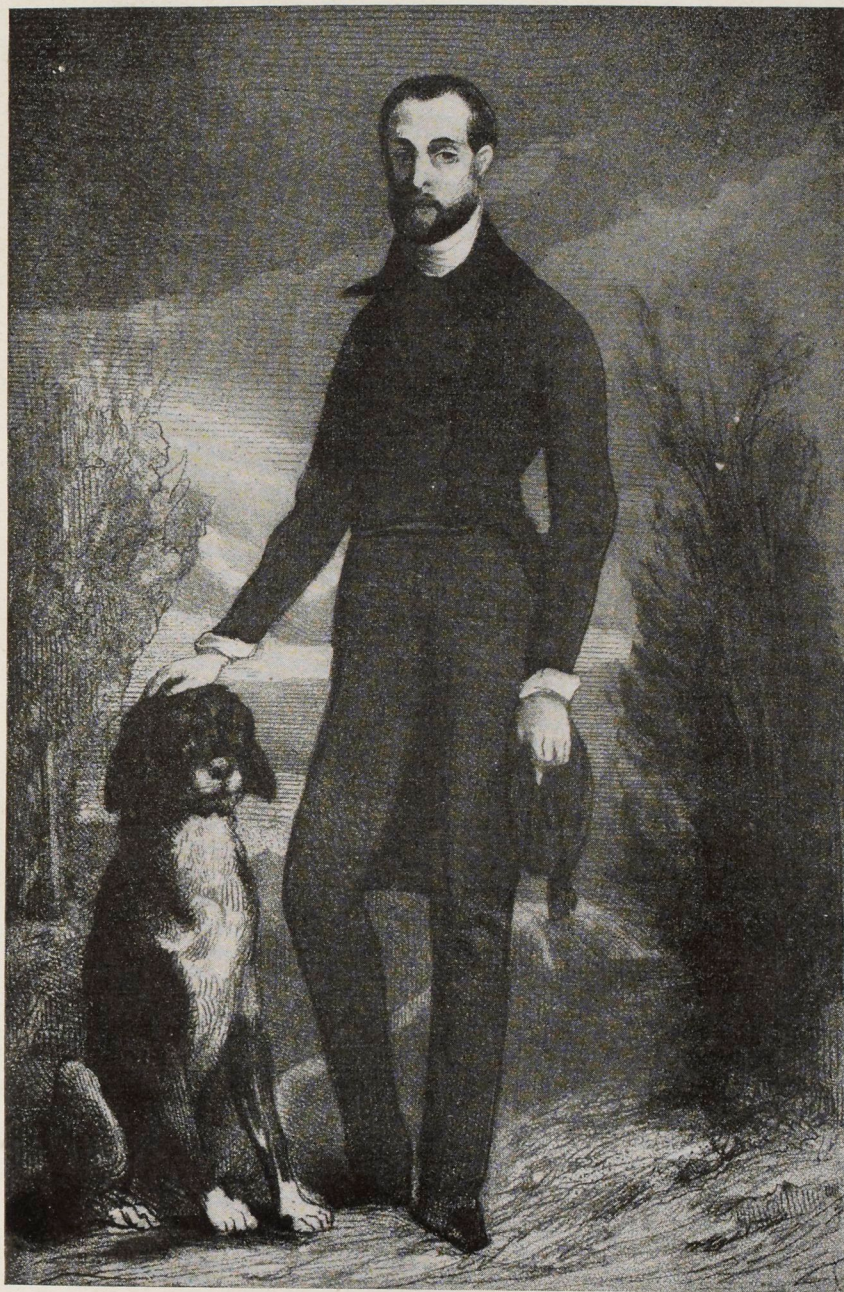
« Puisque mon ami ne vient pas, c'est que mon ami est mort... » Et elle se tua afin de le rejoindre là-haut.

PÉTRUS-BOREL.

Revue Pittoresque

1844





PETRUS - BOREL

1839



Photo Lee Miller.

LE BOCAL DE POISON ROUGE

Roman-Feuilleton

Par G. RIBEMONT-DESSAIGNES

PREMIÈRE PARTIE

LES VENTOUSES D'ANNABELLE

I

Le soleil étamait la route goudronnée et des gouttes de sueur tombaient du feuillage las de la vieille forêt. Quelle année ! D'affreux orages avaient saccagé les mois du printemps pour préparer la place de ces journées de plomb... Peut-être était-ce la faute aux astronomes dont la principale occupation était, en ce temps, de s'occuper des taches du soleil. Celui-ci se vengeait et les corneilles avaient fort à faire à fournir des présages aux voyageurs qui traversaient la contrée.

Pour la dixième fois depuis le matin, le père Murmure était monté sur les remparts, mais la route restait déserte. La *cent chevaux* de M. le Comte n'apparaissait pas dans la plaine où la route s'enfonçait toute droite comme un désespéré qui pique une tête dans l'éternité. Le vieil homme hocha la tête et redescendit dans la cour du château en songeant que M. le Comte devait avoir quelque bonne raison pour ne point amener sa jeune femme comme il l'avait annoncé. Car le comte de Lima y Astaroth, noblesse du pape, venait de se marier et entendait vivre désormais dans la demeure seigneuriale où il oublierait à la fois son nom véritable de Simon Mardoch et la source de sa fortune, c'est-à-dire le trust des bas de soie végétale.

Cet homme avait été au loin chercher une femme, c'est tout ce que savait le père Murmure, seul gardien du château avec sa fille Elise. Le maître avait écrit : Murmure, je serai vendredi soir au château avec M^{me} la Comtesse. Je compte sur votre discrétion : vous savez ce que cela veut dire. »

Vous savez ce que cela veut dire... En écoutant ces mots que sa fille Elise lui lisait, il eut un regard sinistre et sa bouche se tordit en montrant de vieux chicots noirs, tandis que sa barbe rare et devenue toute verte d'humidité à cause du local sombre et malsain qu'il habitait dans un sous-sol des antiques bâtiments, branlait singulièrement. Et malgré lui il jeta un regard torve vers Elise dont la jeunesse avait lentement moisi en ces mêmes lieux. Il n'osait pas lui révéler, à elle, ce que cela signifiait, ce qu'il fallait dire et ne pas dire... Et en fin de compte il cracha sur le sol un long jet de salive, ce qui était une manière de s'en remettre au destin.

*
* * *

Le soir tombait, lourd et sans souffle précurseur des douceurs nocturnes. Une dernière fois, le père Murmure monta sur le rempart et regarda du côté de la route. Il n'y vit pas l'automobile du maître, mais par contre il aperçut un singulier équipage qu'il ne s'attendait guère à affronter à cette heure : un corbillard s'avavançait en cahotant, un vieux corbillard de campagne qui menaçait de s'écrouler à chaque pas d'un cheval mieux fait pour les labours que pour les convois funèbres. Le père Murmure eût vu apparaître sa dernière heure qu'il n'eût pas été plus frappé d'effroi, surtout lorsqu'il ne put plus douter que le véhicule n'avait d'autre but que la poterne du château...

Aussi vite que ses vieilles jambes le permirent, il descendit dans la cour et alla ouvrir la grande porte massive qui grinça et craqua. Mais au moment où le corbillard franchit le seuil, il se jeta de côté en se signant. En vérité, il n'avait jamais eu aussi peur, et pour mettre le comble à son émoi, il vit aux dernières lueurs du jour que la voiture ne portait pas un mort mais deux vivants. Sa bouche refusait de se fermer par contrainte de la stupeur. Deux vivants en vérité, dont l'un était M. le Comte de Lima y Astaroth et l'autre une jeune femme qu'un voile auréolait avec grâce mais dont le regard se perdait dans l'ombre.

A peine étaient-ils tous deux descendus de cet équipage, que Simon Mardoch invectiva le cocher sur un ton furibond :

— Qu'est-ce que vous attendez, espèce d'idiot ? Avez-vous fini de nous regarder comme si vous n'aviez jamais vu un homme et une femme. Une femme !... Annabelle... je vous prie, rentrez tout de suite. — Cette brute ne va donc pas disparaître ? Et vous, Murmure, n'allez-vous pas le foutre dehors ?

Il commençait à frapper du pied et à baver. Pris de peur, le cocher fouetta son cheval qui bondit... Le corbillard partit en chancelant et manqua de s'accrocher à une des bornes de la porte, mais quand les vantaux se furent

fermés lourdement, le bruit des sabots de la bête et de la ferraille des roues s'éteignit tout à coup. Comme la Comtesse, surprise par l'humidité de la cour succédant à la chaleur du jour, frissonnait et suivait Elise à l'intérieur du château, le Comte expliqua à Murmure :

— Mon auto en panne à Saint-Athanase, pas de voitures dans le pays. Des punaises dans les maisons... Il a fallu se décider à emprunter le seul véhicule du village. J'aurais préféré voyager même en cercueil que de laisser les yeux de tous ces salops dévorer ma femme. Des punaises dans les maisons, ce n'est rien encore ! Mais les yeux... les yeux !

Le père Murmure se retira à reculons. Il ne tenait pas, lui, à poser les yeux sur la jeune Comtesse, ne fût-ce que par hasard... Une fois qu'il avait été surpris à regarder la première femme du Comte à travers le feuillage d'un arbuste, le jaloux lui avait envoyé une pierre en plein visage, et si Murmure n'avait pas perdu la vue de ce coup, c'est qu'il se produit parfois encore des miracles.

II

C'était un triste séjour que pouvait offrir à une jeune mariée le château de Mortemare. Dès qu'on y avait pénétré, il fallait dire adieu à l'été torride, à midi, à la terre accablée. Il n'était que suintements, grande ombre et sinistre silence. Des salles et des salles froides, des couloirs de ténèbres, et au dehors, entre les hautes murailles, une cour comme on pourrait en rêver une à l'occasion d'une exécution capitale. Plus au large, un parc en gradins se succédant de manière concentrique, si bien que le point le plus bas où les pas vous pouvaient porter naturellement, restait le centre d'une sorte de prison. Du château, en outre, l'œil du maître posté derrière une vitre pouvait suivre les pas errants dans le parc sans en perdre un seul. Ainsi la belle Annabelle n'avait-elle aucun refuge d'où elle pût sans témoin dérober un peu de ciel bleu ou une volute de chant d'oiseau. Pas même attraper un papillon ou cueillir une fleur. D'ailleurs les oiseaux eux-mêmes ne s'aventuraient guère en ce lieu toujours parcouru par un regard comme celui de Simon Mardoch, comte de Lima y Astaroth. Et en fait de papillon, Annabelle n'avait pu rencontrer qu'une grosse mouche, insistante et bleue, collante et pleine de présages mystérieux, qu'elle s'était efforcée en vain de chasser.

Si le parc ne permettait pas l'abandon et la détente solitaires, que dire des salles, des chambres et des couloirs ? Une affreuse oppression refoulait peu à peu la vie d'Annabelle jusqu'au milieu de ses os comme pour la cacher à la tyrannie du Comte. Elle ne pouvait même plus songer à sa jeunesse,

sacrifiée par des parents qui l'avaient pour ainsi dire vendue à ce roi des bas en soie végétale, retiré des affaires. A ses jeunes amours avec un gentil garçon qui lui avait assuré que son cœur lui appartenait pour la vie. A rien ! Elle ne pouvait plus raviver en elle le moindre souvenir du passé sans souffrir d'une insupportable angoisse. Car partout elle découvrait des preuves d'une surveillance constante. Des judas s'ouvraient sans bruit, les « pointes de diamant » de panneaux s'enfonçaient et découvraient un orifice par lequel tout à coup un regard étincelait... Des micros étaient dissimulés dans chaque pièce et portaient la voix jusque dans le tiroir d'un meuble. Des glaces renvoyaient à Annabelle l'image déchirante d'une beauté parfaite, mais un invisible éraillage du tain permettait à l'œil du Comte, de l'autre côté, d'épier cette beauté qui se croyait sans témoin...

Cet homme était d'une atroce jalousie : on en comprendra la nature lorsque l'on saura que dans les rares semaines où il s'était vu à la fois sans femme et sans maîtresse, il avait donné à tous l'image d'une étrange folie. Jaloux à vide, sans objet à jalouser, il cravachait l'air après l'avoir épié, il hurlait, il bavait, il trépignait. Il lui fallait à tout prix posséder, et n'ayant pas sous la main d'objet à posséder envers et contre tous, posséder jusqu'à la mort, un terrible ténésme le contractait dans une exaspération forcenée.

Annabelle était tendre et douce, avec un visage marqué par la fatalité, un corps à la fois souple, long et plein, des yeux et une bouche faite pour une ivresse éternelle... Mais devant Simon Mardoeh que sa noblesse papale n'avait ennobli que de nom, qu'était ce corps pâle et rose, qu'étaient ces yeux et cette bouche, qu'était cette âme encore recouverte de rosée ? Un objet à prendre et qu'une rage tour à tour lucide et aveugle, incitait le Comte à forcer par tous les moyens. Il savait qu'il ne frappait qu'à la porte des apparences, il y frappait avec d'autant plus de force qu'il concevait la vanité de ses coups et qu'il sentait ce bien convoité lui échapper... C'était un affreux homme sanguinolent, aux membres courts et épais, aux yeux pochés, à la barbe si insistante qu'elle repoussait sous la tondeuse comme un horrible gazon mort-né, car pour ce qui est de l'usage du rasoir, elle le refusait sans plus.

La jalousie du Comte ne s'exerçait pas seulement par une méfiance de toujours. Des scènes abominables éclataient à tout instant, et c'était là sans doute pour Annabelle le supplice le plus odieux que lui infligeait un questionnaire sans pitié. M'aimes-tu ? demandait le Comte. Comment m'aimes-tu ? Jusqu'à quel point m'aimes-tu ? Es-tu à moi ? Rien qu'à moi ? Qui as-tu regardé ? Pourquoi te laisses-tu regarder ? Pourquoi, pourquoi, pourquoi...

Il invitait le père Murmure et sa barbe verte à entrer dans le château, il invitait le chauffeur et un jardinier qu'il avait fait venir pour mettre le parc

plus en ordre. Mais c'était pour s'assurer de l'attitude d'Annabelle. C'étaient de nouveaux prétextes à scènes et à violences. Il invita des connaissances du voisinage, en particulier un jeune fat qui posait au don Juan. On pense s'il eut la partie belle. Mais cela ne lui suffisait pas encore : il reprochait à Annabelle sa beauté qui la rendait si désirable, sa retenue qui affriolait les hommes, et si elle souriait, son sourire qui les encourageait... Il donna une fête, la seule d'ailleurs qu'il osa cette année-là. Le château en semblait tout transformé par les lumières, la musique et l'affluence... Les vins, les liqueurs coulèrent avec abondance. Et au cours de cette fête où le comte de Lima y Astaroth semblait avoir perdu la tête, Annabelle dut se prodiguer, faire des frais et, ce qui est mieux, danser en costume si peu abondant que son voile ne cachait rien qu'un corps qu'on eût pu prendre pour une étoile... Mais le jaloux qui avait ordonné cette exhibition ne put la supporter jusqu'au bout. Fou de rage, écumant, il se mit à invectiver ses invités, fracassa les lustres à coups de revolver, lâcha ses chiens, des dogues de Bordeaux, à travers les salles en les excitant à mordre, et en fin de compte jeta tout le monde dehors en hurlant les insultes les plus basses.

Il n'attendit pas que le dernier invité eût disparu pour se saisir d'Annabelle, la frapper, l'emporter et la jeter nue sur un lit.

— Salope, je vais t'apprendre à faire la putain, vociféra-t-il.

Comme elle luttait désespérément contre la brute, sanguinolente et suante, qui semblait vouloir la déchirer comme fait un enfant pour voir *comment c'est fait à l'intérieur*, elle lui donna un grand coup à travers la figure, mais défaillit au même moment et s'abandonna...

Quand Annabelle revint à elle, le comte de Lima y Mardoch avait disparu. Elle était nue, et seule et meurtrie, et sur elle flottait l'odeur de Simon Mardoch.

Au moment qu'elle mit le pied sur le tapis, chancelante, elle poussa un cri et se baissa. Elle venait de marcher sur quelque chose de dur, en quoi elle reconnut une dent... une dent en or appartenant à la mâchoire de son mari et qu'elle lui avait arrachée en se défendant.

Cette image de la fortune la fit frissonner.

III

A la suite de ces événements, Annabelle sentit encore plus durement le poids de la fatalité pesant sur sa vie. Elle ne sortait presque plus et ne quittait sa chambre que pour errer comme une âme en peine à travers les sombres salles et les vestibules sans fin. Elle ne voyait plus âme qui vive, à part son

mari et Elise, la fille du père Murmuré, qui lui servait de femme de chambre.

Cette fille pâle, aussi verte que la barbe de son père, en savait plus qu'il n'y paraissait, et prise de pitié pour les malheurs de la touchante Annabelle, elle lui révéla qu'en l'épousant, le Comte avait pris sa troisième femme, mais qu'entre temps il avait amené au château un nombre inconnu de maîtresses...

— Que sont-elles devenues ? demanda Annabelle, terrifiée.

La fille secoua sa moisissure en même temps que ses épaules molles pour répondre sur le ton de la confidence :

— Si vous voulez le savoir, madame, je vous conduirai dans les souterrains du château. Encore vous faudra-t-il bien prendre garde de ne pas me trahir en révélant la chose à qui que ce soit...

C'est ainsi que, profitant d'une absence fortuite de Simon Mardoch qui avait dû se rendre à la ville pour prendre de l'argent à sa banque, Elise conduisit Annabelle dans les sous-sols et après avoir parcouru une longue galerie aux relents de taupe pourrie, s'arrêta devant une porte basse qu'elle fit jouer. Cependant elle s'en tint là et refusa de pénétrer à la suite de sa maîtresse dans l'immense salle ressemblant à une caverne, qui s'offrait à la vue. Elle manifestait un tel effroi qu'en fin de compte elle se sauva et remonta dans des lieux moins lugubres.

Annabelle resta seule. D'un pas hésitant elle s'approcha du centre voûté de la caverne où sur une énorme dalle s'alignaient des caisses oblongues de sinistre apparence. Ses pas réveillaient un écho auquel se mêlait un clapotement d'eau invisible, mais la stupeur la cloua net au milieu de la salle. Les caisses étaient des cercueils de verre dont les parois laissaient voir le corps de femmes mortes.

Annabelle comprit les paroles d'Elise. Là, gisaient les épouses et les amantes du comte. Par quel prodige avait-il pu conserver ces dépouilles ? Elle ne s'en inquiéta pas, absorbée qu'elle était par la vue de cet épouvantable spectacle.

Ces restes étaient ceux des femmes que le jaloux vampire avait possédées. Possédées, ô terrifiante ironie, possédées comme il l'avait fait d'Annabelle elle-même. Mais en vérité, possède-t-on un être vivant à moins de lui prendre la vie ? Annabelle sentit la glace de la mort envahir sa chair. Un jour, pour être sûr de la tenir bien à lui, Simon Mardoch devrait-il aller jusqu'à la tuer ?

A considérer ces cadavres, on eût dit qu'on les avait arrachés au cercueil d'un cimetière pour les amener là, car ils avaient déjà pourri en quelque point. Leur linceul avait été retiré, et les femmes étaient nues. Si leur visage appa-

raissait gonflé par l'effet de la décomposition et déformé par ce sourire à la fois serein et voluptueux propre aux morts, le restant de leur corps offrait un lamentable aspect. Leurs flancs s'affaissaient ou se gonflaient suivant les sujets. Quelques-uns étaient percés et l'on voyait les traces d'une sanie sanglante... des seins seuls restaient intacts, avec leur orgueil couronné d'une pointe sombre, mais de malheureux ventres n'avaient plus de paroi et semblaient participer des ténèbres éternelles. Pourtant en se penchant avec horreur vers les cercueils de verre, Annabelle crut entendre une musique comme céleste, émanant de ces ventres en quoi l'homme met l'essentiel de son besoin de possession...

Annabelle ne pouvait plus bouger, elle se crut fichée dans le sol et menacée elle aussi, de n'être bientôt plus qu'un cadavre. Pourtant un bruit qui paraissait venir de l'autre bout de la salle, l'arracha à cette abomination. C'était quelque chose comme un ébat dans l'eau auquel se serait ajouté un souffle vivant, une plainte humaine.

Elle posa un dernier regard vers les cercueils de verre : ce qui la frappa fut la rangée des pieds blêmes soigneusement dressés. L'horreur la rejeta vers le bruit mystérieux, et aussitôt elle poussa un cri : un homme était là, dans un fossé qu'elle n'avait pas encore vu, une sorte de cloaque sortant des ténèbres pour s'y enfoncer plus avant. Et cet homme nu jusqu'à la ceinture, à demi asphyxié, essayait en vain de se hisser sur le sol de la caverne.

Sans réfléchir davantage, Annabelle l'y aida, mais aussitôt il s'évanouit. Elle le traîna de son mieux jusque sur un banc et l'y allongea. Elle vit alors qu'il était jeune et beau quoique la vase le souillât ignoblement et éperdue par un subit élan d'amour et de dévouement et ne songeant plus qu'à le sauver, elle courut à la porte et appela Elise. Seul lui répondit l'écho de sa voix se répercutant à travers les galeries.

De vieux flacons d'alcool se trouvaient dans une cave voisine. Elle cassa le goulot de l'un d'eux, revint au corps inanimé, tenta de lui desserrer les dents pour lui faire ingurgiter un peu de rhum. En même temps elle s'efforçait de le réchauffer avec sa propre chaleur en l'étreignant étroitement. Que n'eût-elle pas donné, dans cette atmosphère de mort pour rendre la vie à un jeune être si beau, au torse insensible à l'appel de l'air... En vain elle pressait cette chair glacée, la pétrissait, la réchauffait. L'homme restait inerte. Alors elle eut une inspiration subite... N'écoutant que sa folie, elle aspira une gorgée d'alcool, et approcha sa bouche de la lanterne pour enflammer les vapeurs au contact de la chandelle... Et ces lèvres formant une divine ventouse, se posèrent sur la poitrine de l'inanimé... Dix fois elle recommença. La chair du jeune homme se teintait de cercles où le raisin rouge des lèvres se mêlait

au noir du sang. Épuisée, la bouche brûlée, Annabelle allait défaillir devant l'inefficacité des ineffables ventouses, quand enfin l'évanoui ouvrit les yeux. La jeune femme poussa un gémissement et ferma les yeux, à la fois brisée et ravie.

Quand elle les rouvrit, ce fut pour découvrir le feu de ceux de l'inconnu et ses mains qu'elle n'avait pas encore remarquées, énormes. En vain, d'un brusque sursaut, elle voulut se dégager, il était déjà sur elle, elle respirait son souffle qui sentait l'ail, le vin et la vase du fossé et elle poussa un grand cri au moment qu'il la pénétrait...

Cependant sur le pas de la porte, un revolver à la main, Elise plus blême et plus moisie que d'habitude, se tenait, l'œil brillant d'une fièvre inexorable. Elle découvrait Annabelle renversée, avec des gémissements spasmodiques, aux bras de Jules, dit la Lamproie, qui n'était autre que son amant. Un amant qui ne pouvait parvenir à elle qu'en empruntant l'égout du château, mais cette fois, avait failli y laisser la vie. Transformée en implacable harpie par la jalousie, la fille s'approcha du groupe enlacé. Dans ses yeux, la Lamproie lut une telle résolution mortelle qu'il obtempéra sur-le-champ à l'ordre muet de son amante. Pour sauver sa propre vie il se saisit du corps d'Annabelle et alla le jeter dans le fossé.

Ce fut Elise qui se chargea de pousser la Comtesse jusque dans l'égout où elle disparut, entraînée par les eaux...

(La suite au prochain numéro.)



SIRÈNE

CHRONIQUE DES DISQUES

Il y a bien des manières de considérer le phonographe et la plus courante consiste à ne faire de cette boîte magique que ce que son nom indique : un phonographe. Ceci n'est pas une plaisanterie. Au lieu d'une boîte magique reconstruisant un monde sonore, on a une reproducteur de morceaux de musique tels qu'on les entend habituellement, chant ou orchestre, assis dans un fauteuil de salle spécialisée ou de salon. Il se passe avec le disque exactement ce qui se passerait avec l'épreuve photographique si celle-ci se bornait à reproduire le tableau d'un peintre.

Il va de soi que la photographie ainsi comprise a son utilité. De même le disque *phonographique* d'art musical. Mais nous n'avons pas à nous occuper de celui-ci, dans cette revue qui ne s'intéresse aux manifestations humaines que tant qu'elles sont des démêlés personnels avec l'univers et par là-même une expression poétique (on pourrait dire magique) de la vie et de l'univers. Nous vivons tous dans le surnaturel (fût-il *naturaliste*) et nous savons bien que celui-ci doit contenir nos instincts les plus ignorés et les plus « bas » pour nous contenter. Et dans le domaine phonographique qui a tant de rapports avec celui de la poésie, nous demandons d'être précipités dans un monde où nous nous sentons tous en commun, et non dans les manifestations d'un génie individuel vite voué à la mort.

Pour donner un exemple de ce qu'il ne faut pas faire, nous signalerons le disque *Gramophone DA 4818*, qui contient deux chansons populaires, d'ailleurs ravissantes, *Les filles de la Rochelle*, et *En revenant des noces*. Une sociétaire de la Comédie-Française, mais oui, les chante fort bien, accompagnée comme il sied, à la harpe, et ne réussit qu'à nous donner une idée satis-

faisante de la Morgue à musique pour cadavres trouvés dans les oreilles publiques.

On comprendra au contraire ce qu'il faut faire en écoutant un disque espagnol (*Gramophone espagnol AE 2078*, qui nous est communiqué par la Boîte à Musique) *Le Fandango de Angelillo*, chanté par Angelillo. Ici la vie, là la mort. Un autre exemple de vie peut être donné avec le disque Salabert, *Cœur de Lilas* chanté par Fréhel. Mais comment distinguer la vie de la mort, à première vue ? Mon Dieu, à défaut d'autre moyen, ça se sent au nez !

Il n'est pas de disques plus capables de mener à bien l'opération magique que nous disons, que les disques de jazz, précisément parce qu'ils sont issus d'une effarante activité collective. Alors qu'on crie à la mort du jazz, il suffit d'entendre les quelques nouveautés suivantes pour se persuader qu'en la circonstance ce n'est pas le jazz qui est mort mais la plupart des auditeurs (la valse viennoise joue le rôle d'asticots).

Entendre les admirables numéros suivants :

Maniac's ball, par Casa Loma (*Brunswick 9204*).

My pretty girl, par Fletcher Henderson (*Columbia DF 847*).

Arabian Lowver, par Duke Ellington (*Grammo. K 6479*).

et surtout

Just Blues, par les Savannah Syncopators, (*Brunswick A 500153*).

Les sentiments dont nous sommes les plus fiers, sentiments courants, secrets ou exceptionnels, sont retournés là-dedans au soleil ou dans les ténèbres, avec des grâces d'éléphants, des amabilités ou de joviales indécences et une certaine obscénité surnaturelle qui console de notre plate tranquillité dans l'expression poétique.

G. RIBEMONT-DESSAIGNES.

C

O

r t i

6, Rue de Clíchy

A
L'ATELIER

Le Château des Papes

et

chez

GRASSET

La Fontaine des lunatiques

par

ANDRÉ DE RICHAUD

dans trois mois

Curieuse Personne

Poèmes

ar

use Gintz

chez Corti

Prochainement, au

THÉÂTRE des 15

**LE COUP DE
TRAFALGAR**

par

ROGER VITRAC

22875



